Anomalies

janvier février mars 1997 • numéro 2 • 35 FF • 9 FS

Anomalies

l'Observateur des Parasciences

Dossier science-fiction et soucoupes volantes



- Le retour du mammouth
- Fatale Fatima
- *Ovnis, science et société : interview d'Isabelle Stengers*
- L'Atlantide ou la pluralité des mondes disparus
- L'énigme des espions-médiums
- La disparition de Carl Sagan



ovnis, paranormal, animaux mystérieux...

Anomalies n° 2
trimestriel - janvier 1997

Anomalies est une publication de L'Observatoire des Parasciences, association loi 1901 (J.O. du 6-09-95), consacrée aux parasciences (ovnis, paranormal, animaux mystérieux, archéologie fantastique, etc.).

Directeur de la publication: Yves Bosson (*bosson@gulliver.fr*)
Rédacteur en chef: Pierre Lagrange (*lagrange@gulliver.fr*)
Comité de rédaction: Yves Bosson, Frédéric Dumerchat, Michel Hertzog (hertzog@gulliver.fr), Pierre Lagrange, Bruno Mancusi (bruno.mancusi@profora.ch), Bertrand Méheust.
Maquette : Benoît Roux.

Rédaction, abonnements, administration:
Anomalies
B.P. 57 - La Plaine
F - 13244 Marseille Cedex 01
Tél. & Fax: 04 91 47 51 07
E-mail: *anomalie@gulliver.fr*

Pour la Suisse:
Société Helvétique d'Etudes Arnoldiennes (SHEA)
C.P. 102
CH - 1000 Lausanne 7 St-Paul
Tél: 026/660 35 16
Fax: 026/660 75 68
E-mail: *bruno.mancusi@profora.ch*

Photogravure: etic - Marseille
Impression: Imprimerie A. Robert - Marseille
Diffusion : MLP.

En couverture : superbe «Une» d'Amazing Stories illustrant la coïncidence «soucoupes volantes - science-fiction». En fond, extrait de Mars Attacks! de Tim Burton (Warner Bros.)

Ont collaboré à la réalisation de ce numéro: Arte, Boris Chourinov, Les Empêcheurs de penser en rond, Hilary Evans, Roger Gaillard, Gérard Jean, William P. LaParl, François Rouiller, Warner Bros.

ISSN: 1270-9565
Dépôt légal: à parution.
N° de commission paritaire: 77 114

Rubriques

Sujets

Soucoupes volantes: le premier demi-siècle

**1947-1997, le compte à rebours est déclenché et pas question d'y échapper: encore cinq mois et cela fera pile un demi-siècle que nous voyons passer au-dessus de nos têtes des soucoupes arnoldiennes.
Et une chose comme celle-là se fête.
Nous voici donc entré de plain-pied dans l'année du cinquantenaire, dont l'apogée, faut-il le rappeler, est bien le 24 juin.
Mais nous n'en sommes pas encore tout à fait là...
En attendant, chacun s'active: livres, revues, émissions, congrès, manifestations.
Partout dans le monde (et même ailleurs, sans doute!).
Partout et en particulier outre-Atlantique, forcément, c'est le berceau de la soucoupe.
Là-bas, le Grand Pèlerinage se prépare avec ferveur. Le Grand Pèlerinage? Au Mont Rainier, où K. Arnold observa les premières soucoupes?
Vous n'y êtes pas du tout!
Contre toute attente, les Américains (enfin, certains d'entre eux) vont commémorer, devinez quoi: rien moins qu'un accident, celui de l'écrasement supposé d'une soucoupe à Roswell, le 4 juillet 1947!
Ainsi donc, par un renversement de situation sur lequel on pourra longtemps méditer, Kenneth Arnold, dans son propre pays, risque bien d'être privé de commémoration.
Le 4 juillet volera-t-il la vedette au 24 juin ?**

La rédaction

Brèves

Project 1947

La première grande vague d'observations de «soucoupes volantes» remonte à l'été 1947. Quelques études de qualité, comme celle de l'Américain Ted Bloecher publiée en 1967, ont contribué à notre connaissance de cette vague. Bloecher avait dépouillé un nombre important de quotidiens américains à une époque où la photocopie était peu répandue. Aujourd'hui, un autre Américain, Jan L. Aldrich, reprend l'idée de Bloecher avec l'intention de pousser la recherche beaucoup plus loin. Avec le concours d'autres enquêteurs comme Barry Greenwood, Aldrich a dépouillé plus de deux mille quotidiens nord-américains. Il aimerait compléter sa collection avec des coupures en provenance du reste du monde. Il recherche aussi tout type de documents (lettres, rapports d'enquête, documents officiels, etc.) se rapportant à des événements survenus au cours des années qui ont précédé ou suivi 1947. Jan L. Aldrich peut être joint à l'adresse suivante : Project 1947, PO Box 391, Canterbury, CT 06331, USA.

PL

PIERRE LAGRANGE

La rumeur de Roswell

LA DECOUVERTE
ENQUETES

120F
286 p.

« C'est un récit sans extraterrestre, mais il n'en est que plus passionnant. (...) Pierre Lagrange, sociologue passionné de controverses scientifiques, a entrepris de narrer par le menu la véritable histoire de Roswell, des débuts de la guerre froide à la diffusion planétaire d'une grand-guignolesque autopsie de la créature du même nom. »

Le Journal du Dimanche



LA DÉCOUVERTE

Nota bene

✐ ***Aller simple pour l'infini***, suite de l'expo «L'impression du voyage», vous attend à la galerie de la Bibliothèque Publique d'Information du Centre Georges-Pompidou, du 29 janvier au 28 avril. Articulé sur l'idée du voyage en science-fiction, elle sera prolongée par un Petit Journal et 3 débats : «SF et science», «SF et philosophie» et «existe-t-il une culture de SF ?». Tél. : 01 44 78 12 33.

✐ **Le salon Parapsy 97**, se tiendra du 31 janvier au 9 février à l'Espace Champerret à Paris. Sous-titré «11e salon des arts divinatoires et des médecines naturelles», essentiellement consacré à la voyance, Parapsy proposera quatre soirées à thèmes (les ovnis, la vie après la vie, le magnétisme et l'hypnose). On y trouvera un kiosque réservé à la presse spécialisée. Tél. : 01 43 31 54 00.

✐ ***2000-2100: voyage au prochain siècle et Science-fiction : prélude***, deux expos de la Maison d'Ailleurs, à voir jusqu'au 18 mai à Yverdon, avec une partie des collections du Musée et des créations d'artistes proches de la MdA. C'est grâce à une souscription, sorte de Théléthon d'Ailleurs, que ces expositions purent être réalisées, les généreux donateurs ayant été nombreux à pallier à la baisse phénoménale du budget du Musée. Tél.: (024) 425 64 38.

✐ **Le 2e congrès mondial ovni** 1997 aura lieu du 20 au 23 février à Zurich. Organisé par l'Atlantis Foundation, il aura pour thème "La base spatiale extraterrestre". Comme la précédente édition, il mélangera allègrement ovnis, contactés, guérisseurs, ancienne Egypte, etc. ! Tél. : (056) 401 31 11.

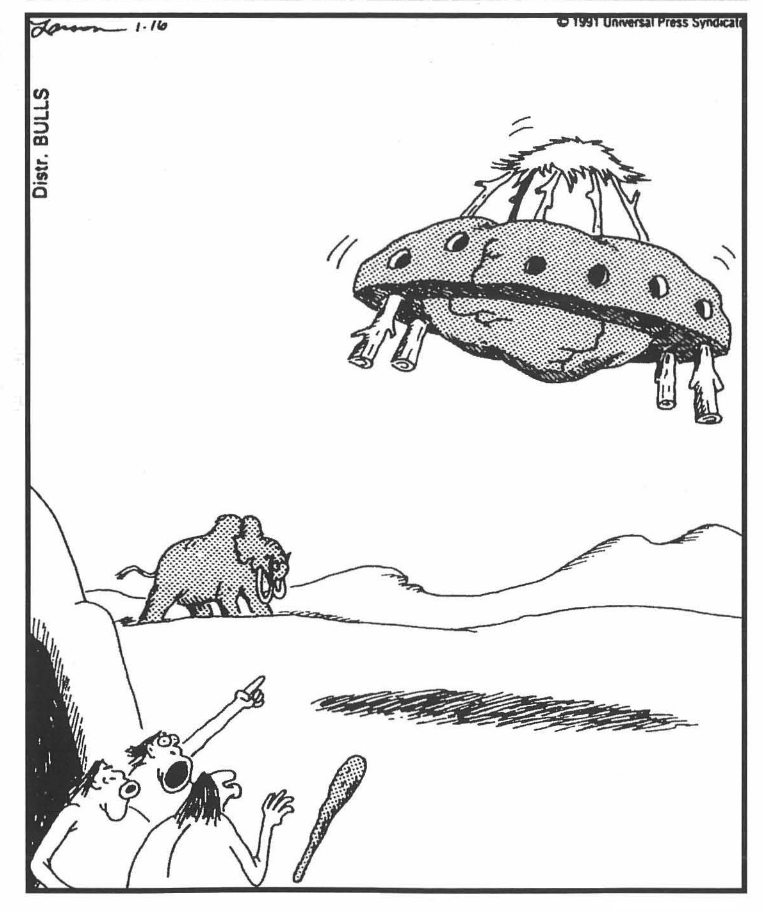
✐ **La nuit extraterrestre** sur Canal+ se précise (voir *Anomalies* n° 1), avec films de fiction, documentaire et parution simultanée d'un livre. A mettre sur vos tablettes pour la soirée du 13 juin (si vous n'avez pas de décodeur, pensez à squatter chez un abonné à Canal...). Quant au programme détaillé, il sera publié dans *Anomalies* n° 3 .

Livre du trimestre :
L'encyclopédie des ovnis

Certains livres sont si bien faits et passionnants qu'on ne sait pas comment s'y prendre pour en faire la recension. C'est le cas du troisième et dernier volume de l'encyclopédie des ovnis de l'ufologue américain Jerome Clark. La difficulté n'est même pas due au fait de partager les opinions de l'auteur mais simplement à l'étourdissement provoqué par la masse de travail fournie et par sa qualité. Jerome Clark est un des meilleurs connaisseurs actuels du dossier ovni. C'est aussi un partisan de l'hypothèse extraterrestre. Dans les 777 pages de ce volume, il décrit l'ufologie des années soixante et soixante-dix. Il entraîne le lecteur dans le détail des affaires célèbres, il décrit les différentes écoles de pensée qui émergent et s'affrontent alors. Le tout avec un soucis du détail précis accompagné de solides références bibliographiques. On imagine aisément que Clark a ses idées sur la plupart des sujets abordés mais il essaie de ne pas les imposer à ses lecteurs. En prime, il fournit une bibliographie et un index qui rassemblent la littérature et les thèmes abordés par les trois volumes de l'encyclopédie.

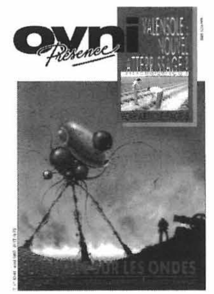
Jerome Clark, *High Strangeness: ufos from 1960 through 1979,* The UFO Encyclopedia vol III, Detroit, Omnigraphics Inc. (Penobscott Building, Detroit, MI 48226, USA, fax : 00 1 313 961 1383), 1996, 777 p., ill., biblio, index.

LE MONDE DE GARY LARSON



Avant que sa cote n'atteigne les sommets...

... il est grand temps de compléter votre collection d'Ovni-Présence !



43-44 :
Spécial "Guerre des Mondes"
Les Martiens sur les ondes
Rumeurs des champs



46 :
Dossier Trans-en-Provence
Prodiges dans les blés



47 :
Spécial Ummo ou la folle histoire des Ummites qui se prenaient pour des extra-terrestres



48 :
Interview de l'ex-ministre des Armées Robert Galley
David Vincent en France



49 :
Les prodiges célestes
Le serpent de mer norvégien
D. Keyhoe contre l'USAF



50 :
Interview d'Aimé Michel
Dossier enlèvements
Ravissement nocturne en Provence.



51 :
Les Martiens du Sahara
Un enlèvement typiquement britannique



52 :
Interview de J.-J. Velasco, patron du SEPRA
Mars et les médiums
Boules de lumière



53 :
Passeport pour la Magonie
Cercle carré dans les blés
Bioastronomes et ufologues



54 :
Spécial crash de Roswell
Le SEPRA européen
Evhémère et les monstres



Au sommaire des anciens numéros (les nos antérieurs au 30 sont épuisés)

30 : Le jeu des 77 erreurs. L'ovni-suiveur-de-V2 ne répond plus. **31** : Rencontre du 3ème type en 1930. **32** : Var, ovni contre Puma SA 330. **33-34** : Speciale Italia. Traces de pas : suivez l'humanoïde. Interpellations parlementaires. Diable et caisse volante. Le facteur humain dans l'étude des ovi. Alerte ovni sur base OTAN. **35** : Hynek, la dernière rencontre. Un folklore clandestin. **36** : UFO-Solar sur ciel italo-suisse. **37-38** : very british. Histoires de cercles vicieux. Etrange aéronef en 1913. Lumières sur le témoin. Crash en Rendlesham Forest. **39** : enlèvement diabolique en Poitou. Enregistrement du son d'un ovni à Nort-sur-Erdre. **40** : bruit de Nort : l'onde de choc. **41** : le sondage Link-*Ovni-Présence* : une grande première en Suisse. **42** : Jean-Claude Ladrat, constructeur de soucoupes. RPV, ces drôles de machines volantes.

Bon de commande *(à découper, recopier, photocopier...)*

A. **Je commande les numéros suivants** : • **30** - 20 FF/5 FS • **31** - 20 FF/5 FS • **32** - 20 FF/5 FS • **33-34** - 35 FF/9 FS • **35** - 20 FF/5 FS • **36** - 20 FF/5 FS • **37-38** - 36 FF/9 FS • **39** - 25 FF/6 FS • **40** - 25 FF/6 FS • **41** - 25 FF/6 FS • **42**- 25 FF/6 FS • **43-44** - 36 FF/9 FS • **45** - 30 FF/7,50 FS • **46** - 30 FF/7,50 FS • **47**- 35 FF/9 FS • **48**- 35 FF/9 FS • **49**- 35 FF/9 FS • **50**- 35 FF/9 FS • **51**- 35 FF/9 FS • **52**- 35 FF/9 FS • **53**- 35 FF/9 FS • **54**- 35 FF/9 FS

Le total de ma commande est de : ....FF/FS + port/emballage (20 FF/5FS) = ...FF/FS.

B. **Offre spéciale OP collector** : 50% de remise sur la série des numéros 30 à 50 (soit 21 numéros) : 253 FF/63 FS (au lieu de 507 FF/127 FS) + port/emballage (39 FF/10 FS)

Le total de ma commande est de : 292 FF/73 FS

Nom : .... Prénom : ....

Adresse complète : ....

.... Date : .... Signature : ....

Paiement • pour la France : chèque libellé à l'ordre de l'Observatoire des Parasciences, BP 57 - La Plaine, 13244 Marseille Cédex 01 • pour la Suisse et autres pays : paiement au CCP (postal giro account) 10-63728-7 pour la *Société Helvétique d'Etudes Arnoldiennes, case postale 102, CH-1000 Lausanne 7 St-Paul.* (Offre valable dans la limite des stocks : certains numéros étant quasi épuisés, ils seront remplacés par des numéros plus récents, du n° 51 au 54)

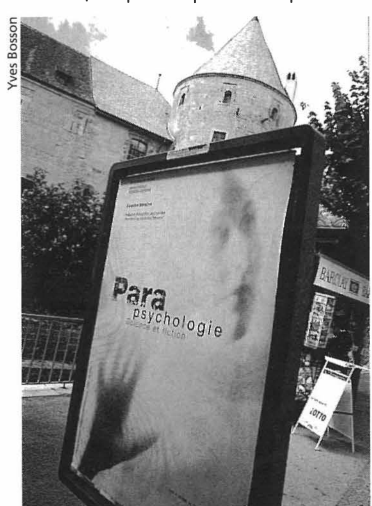
• Authentique rumeur

Bien que n'ayant pas encore le tirage de Paul-Loup Sulitzer, l'écrivain Jimmy Guieu utiliserait lui aussi les services d'un collaborateur, dûment crédité : Richard Wolfram. Si l'on en croit certaines rumeurs, il pourrait s'agir d'un pseudonyme de pseudonyme. A chercher du côté d'un écrivain quadragénaire prolifique, polygraphe et provençal qui signerait du même prénom. *MH*

• OPA sur la MdA ?

Effet de crise : même en Suisse, les budgets consacrés à la culture sont les premiers revus à la baisse. Exemple à Yverdon-les-Bains, avec la Maison d'Ailleurs (MdA), le seul musée de science-fiction du système solaire où les extraterrestres bénéficiaient jusque-là de l'entrée gratuite. L'annulation d'une grande partie du budget (70% !!), alloué par la municipalité au musée, a provoqué le départ du conservateur et de la plupart de ses collaborateurs. Suite à l'émotion et l'indignation que cette annonce a soulevé dans les milieux culturels et de SF, on cherche à tout prix des solutions de remplacement pour éviter que les trésors de la Maison d'Ailleurs, offerts jadis par Pierre Versins à la ville d'Yverdon, ne soient à nouveau inaccessibles au public et aux chercheurs. Paradoxe cruel : à une époque où les plus grosses productions hollywoodiennes carburent à la SF (tels *Independence Day, Mars Attacks !*), la sauvegarde de ce patrimoine historique n'est plus assuré... On imagine ce qui pourrait advenir si chaque éditeur francophone de SF reversait pour chaque exemplaire vendu quelques centimes à la MdA... D'ici là, les rumeurs vont bon train : certains imaginent déjà le retour du fond Versins dans la patrie de Jules Verne, arguant que la Suisse n'a pas su le mettre en valeur ! *YB*

Yves Bosson



Expo «Parapsychologie : science et fiction» à la Maison d'Ailleurs en 1994.

Les magazines magiques

Cryptos Magazine

Contrairement à l'ufologie où elles pullulent, les publications en cryptozoologie sont rares, donc précieuses. *Cryptos Magazine* tient informé ses lecteurs chaque mois des progrès de la science des animaux cachés. Double avantage pour le lecteur : être en prise directe avec les chercheurs de bigfoot, serpent de mer et autre monstre du Loch Ness, sans oublier nos créatures hexagonales (canidés et félidés-mystères), mais aussi voir comment la cryptozoologie se fait, se pense et comment elle s'exprime.

***Cryptos Magazine*, qui en est à son n° 13, est animé avec passion par Michel Ballot.** *MH*

Renseignements :
Cryptos Magazine, Michel Ballot, "L'Azurial", avenue Raymond-Poincaré, 06360 Eze-sur-Mer.

Atomovision



Mi fanzine, mi prozine, annoncé par *Limousin Magazine* (déjà connu de nos lecteurs) et arrivé un beau jour par la poste, *Atomovision* se révèle à la lecture re-mar-qua-ble.

Consacré aux cinémas fantastiques d'hier, de série A, B et Z, de serials, du gore ou des mondo movies, vous y trouverez tout ce qui n'intéresse pas *Studio* ou *Première* : c'est-à-dire le ciné bis, celui qui nous intéresse et nous enchante.

A noter au sommaire du n°4 : la première partie, 6 pages tout de même, d'une interview exclusive de Robert Wise, le père des célèbres films *Le jour où la Terre s'arrêta* et de *La Maison du diable*, une étude sur Jack l'Eventreur au cinéma (aurait-il aussi trucidé la créature de Roswell ?), un zinoscope, un sujet sur "Ils ont marché sur la Lune", sur Fu-Manchu et un superbe dossier (couplé d'une interview) sur H.-G. Lewis, l'inventeur du gore (on se rapproche à nouveau du film de Roswell : du sous-gore, sous alibi scientifique !).

C'est riche, bien informé (à tel point d'ailleurs que les interviewés sont eux-mêmes surpris de voir à quel point *Atomovision* connaît son sujet...).

Un mot sur la forme pour terminer : on est scié à *Anomalies* de voir cette belle revue, de format A4, couverture quadri avec plus de 60 pages, ne tirer qu'à 400 exemplaires. Si vous voulez faire partie des privilégiés, il va falloir vous abonner séance tenante. Adresse :
Atomovision (35 FF le numéro) : Fabrice Lambot, 73 bis rue René-Richard, 60150 Janville. *YB*



Mars et attrapes

A peine *Independence Day* s'est-il éclipsé que nous arrive *Mars Attacks!* du déjanté Tim Burton, véritable parodie (involontaire) du premier. Les vaisseaux spatiaux retrouvent ici une taille acceptable, celle des bonnes vieilles soucoupes des années cinquante, astiquées au Miror, auxquelles il ne manque pas un boulon; la pléiade d'acteurs-vedettes subissent les Martiens plus qu'ils ne jouent les héros. Au final, on s'aperçoit que le véritable sujet du film, ce n'est pas les Martiens, mais plutôt les hommes: comment réagirions-nous face à la grande menace? Tim Burton prend un malin plaisir à montrer que le véritable danger de l'homme, c'est l'homme lui-même et met dos à dos partisans de la force et pacifistes convaincus. Bref, l'*american way of life* (tant vantée chez Roland Emmerich) passe à la moulinette et c'est à une satire de la société américaine que nous assistons.

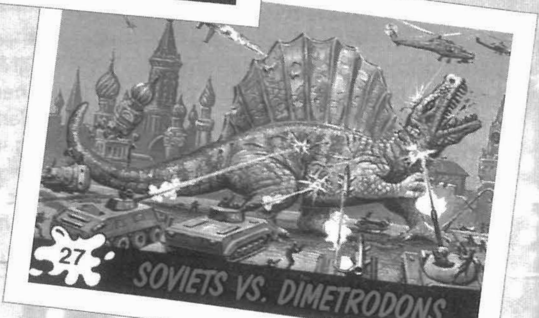
Si *ID4* fait référence aux films catastrophes des années 70, Burton prend pour modèle le cinéma de SF des années 50 qu'il affectionne tant. Après Ed Wood, à la recherche d'un sujet pour son prochain long métrage, il pense tout d'abord tourner un remake de *Plan 9 From Outer Space* ou de *La Guerre des Mondes*. Finalement, il découvre les fameuses trading cards de la Topps (des cartes à collectionner, vendues avec des tablettes de chewing-gum*) et pense un moment mettre en scène la série de cartes Dinosaurs Attack! (présentant des images gore de grosses bestioles s'attaquant aux humains). Mais, *Jurassic Park* oblige, il optera très vite pour une autre série de cartes, toujours éditée par la Topps, en 1962, intitulée Mars Attacks! où des Martiens à grosse tête envahissent le monde. On connaît la suite...

Pour la mise en scène des Martiens et afin de rendre au mieux hommage à la série B qui a bercé son enfance, Burton choisit tout d'abord d'utiliser une technique qu'il maîtrise: celle de l'animation image par image. Jugée trop lente et donc incompatible avec les contraintes économiques (*ID4* était tourné au même moment!), il a fallu par la suite recourir aux images de synthèse (avec les logiciels perfectionnés d'Industrial Light and Magic pour les Martiens et de la Warner Digital pour les images de soucoupes). Pour savoir de quelle façon l'ambiance rétro des années 50 sera ainsi restituée par les techniques de cette fin de siècle, rendez-vous le 26 février en France, le 28 février en Suisse.

YB



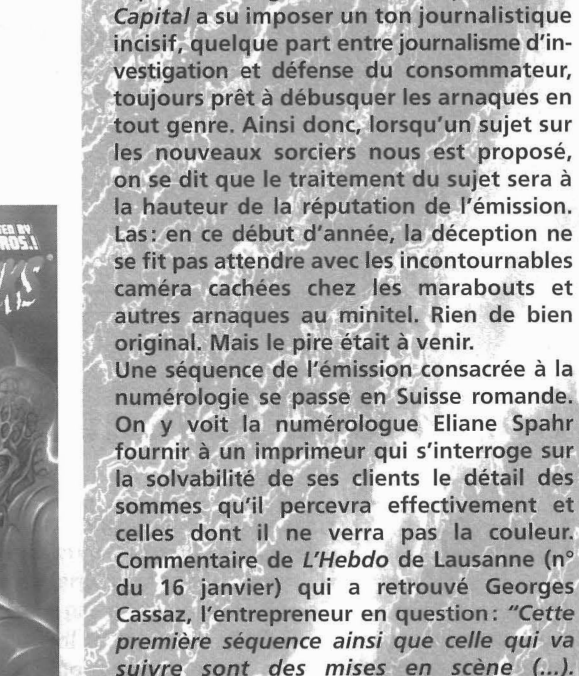




2 MARTIANS APPROACHING

TOPPS COMICS 2 MARS ATTACKS — SOON TO BE A MAJOR MOTION PICTURE DIRECTED BY TIM BURTON FROM WARNER BROS.! — COUNTERSTRIKE! PART TWO

* *La série* Mars Attacks!, *est constituée à l'origine de 54 cartes. Avant d'atteindre une diffusion nationale, elles furent très vite retirées du marché américain à cause de certaines images violentes. Suscitant un véritable culte chez les collectionneurs, pratiquement introuvable, la série atteint des prix très élevés. La Topps propose également le concept Mars Attacks sous la forme de comics; elle est plus connue de nos jours pour une autre série, les Garbage Pail Kids, autrement dit Les Crados...et pour The X-Files Magazine.*



Capital: un sacré numéro...

Plutôt que de s'atteler à la relecture des derniers textes d'*Anomalies*, on se laisse facilement tenter le dimanche soir par *Capital*, le magazine économique de M6. *Capital* a su imposer un ton journalistique incisif, quelque part entre journalisme d'investigation et défense du consommateur, toujours prêt à débusquer les arnaques en tout genre. Ainsi donc, lorsqu'un sujet sur les nouveaux sorciers nous est proposé, on se dit que le traitement du sujet sera à la hauteur de la réputation de l'émission. Las: en ce début d'année, la déception ne se fit pas attendre avec les incontournables caméra cachées chez les marabouts et autres arnaques au minitel. Rien de bien original. Mais le pire était à venir.

Une séquence de l'émission consacrée à la numérologie se passe en Suisse romande. On y voit la numérologue Eliane Spahr fournir à un imprimeur qui s'interroge sur la solvabilité de ses clients le détail des sommes qu'il percevra effectivement et celles dont il ne verra pas la couleur. Commentaire de *L'Hebdo* de Lausanne (n° du 16 janvier) qui a retrouvé Georges Cassaz, l'entrepreneur en question: *"Cette première séquence ainsi que celle qui va suivre sont des mises en scène (...). Contrairement à ce que laisse entendre le reportage, Georges Cassaz n'a jamais recouru à la numérologie, mieux, il n'en a jamais eu l'idée. Alors pourquoi accepte-t-il de se prêter au jeu?: «Je l'ai fait à la demande d'une relation (...) qui m'a présenté Eliane Spahr. Mais je n'y crois pas du tout. C'est ce que je précise dans un passage du reportage qui a été coupé.»"*

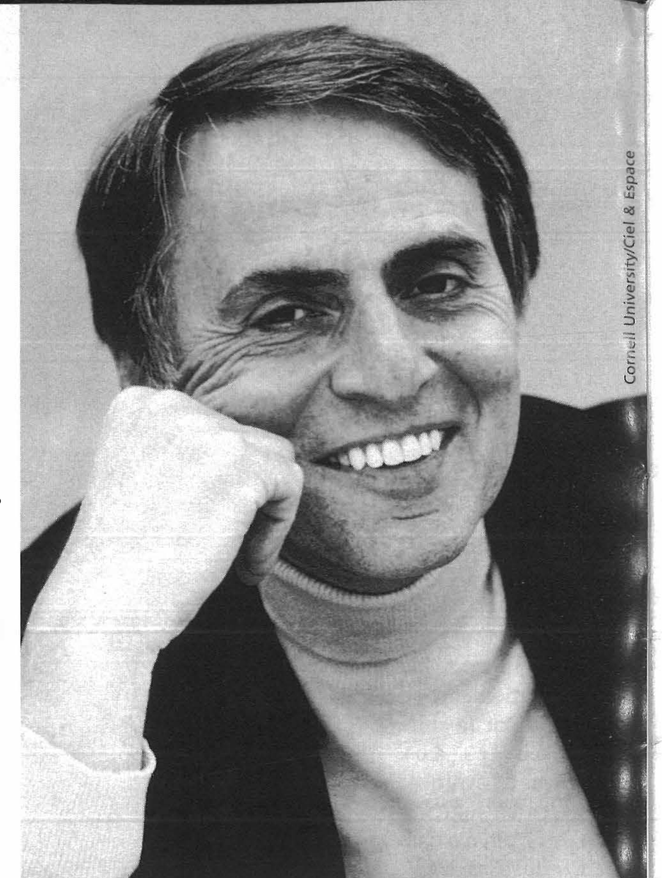
Séquence suivante. La même numérologue est consultée pour le recrutement lors d'un entretien d'embauche; elle débarque le candidat en 3 minutes! *L'Hebdo* y fourre son nez: rebelote, le recruteur s'était prêté à la mise en scène *"par curiosité et par sympathie pour une connaissance contactée par la numérologue"*.

Et le journal de se demander si *Capital* ne se serait pas fait rouler par la numérologue, à la recherche de publicité. Un joli coup pour cette dernière qui aurait déjà été contacté par une trentaine de clients potentiels...

Voilà comment, une fois encore, le piège des images se referme sur la télévision...

YB

Carl Sagan, auteur de *Cosmic Connection* et de *Cosmos*, a rejoint les étoiles



L'astronome américain Carl Sagan vient de mourir à l'âge de soixante-deux ans. Scientifique de haute volée en même temps que vulgarisateur talentueux, Sagan était aussi connu pour l'intérêt qu'il portait au paranormal.

Carl Sagan commence à se faire remarquer au début des années 60 en publiant ce qui est devenu la Bible du domaine SETI*, *Intelligent Life in the Universe*, une édition augmentée de l'ouvrage de l'astronome russe Iossif Chklovsky. Parallèlement à son intérêt pour la vie extraterrestre, Sagan maintient un intérêt pour les théories plus ou moins controversées sur le sujet, ce qui le conduit à s'intéresser au débat sur les ovnis auquel il va apporter plusieurs importantes contributions.

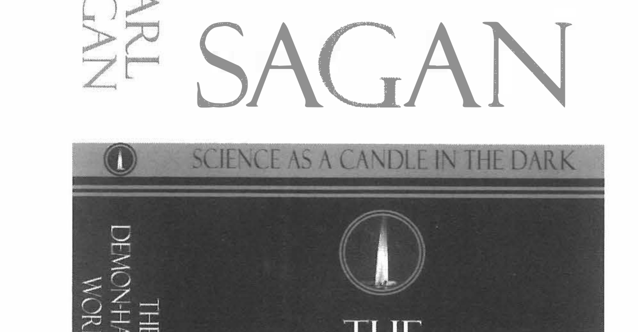
En 1967, il rédige l'entrée ovni pour l'*Encyclopedia Americana*. L'article servira de référence lors d'une évaluation du projet Blue Book.

En 1968, il accepte de prendre la parole lors d'une session organisée par le Comité des sciences et de l'astronautique de la Chambre des Représentants, sous la présidence du congressman Roush.

En 1969, en compagnie de Thornton Page, également disparu, il organise un colloque de l'AAAS (Association Américaine pour le progrès des sciences) sur les ovnis, au moment où l'université du Colorado publie le rapport commandé par l'US Air Force. Alors que le «rapport Condon», comme on l'appelle en se référant au nom du directeur du projet de l'université du Colorado, Edward U. Condon, rend une conclusion très négative quant à l'intérêt scientifique des ovnis, le colloque organisé par Sagan et Page présente une conclusion plus ouverte en donnant la parole aux différents acteurs de la controverse scientifique sur les ovnis, comme James McDonald, Hynek ou Menzel qui ne manquera pas de se plaindre de la présence des deux premiers. Le colloque devait avoir lieu en décembre 1968, mais il sera repoussé d'un an, en grande partie à cause du bras de fer qui oppose Sagan et Page d'un côté et un certain nombre de scientifiques conservateurs alertés par Condon de l'autre ! Finalement, le président de l'AAAS, Walter Orr Roberts, donne raison à Sagan et Page et le comité de l'AAAS approuve l'idée du congrès. On aurait tort d'analyser cette confrontation comme une dispute entre des scientifiques «croyants» (Sagan et Page) et des «sceptiques» (Condon et ses collègues) : Sagan et Page étaient eux-mêmes sceptiques quant à la possible origine extraterrestre des ovnis, mais ils ne partageaient pas les positions autoritaires de Condon. Ils pensaient que l'analyse du dossier ovni pouvait être une bonne manière de diffuser la méthode scientifique en l'appliquant à des sujets qui

Décédé le 20 décembre 1996, le célèbre astronome Carl Sagan était l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages et avait obtenu le prix Pulitzer en 1978 pour *Le Dragon de l'Eden*.

Principal artisan de la cause SETI, il fut à l'origine du célèbre message embarqué à bord de Pioneer 10 et destiné à d'éventuelles civilisations extraterrestres.



passionnent le public.

En prime, les participants du congrès rédigeront une lettre au secrétaire de l'Air Force pour demander à ce que les archives du projet Blue Book soient préservées.

En décembre 1974, Sagan participe à un autre débat lié aux ovnis à la suite de la publication des travaux de Marjorie Fish sur la «carte» qui aurait été observée par Betty Hill enlevée à bord d'une soucoupe volante en septembre 1961. Selon Marjorie Fish, la carte représenterait une portion du ciel vue depuis le système solaire des extraterrestres, à savoir Zêta Reticuli. Sagan n'est pas d'accord : il y voit le produit du hasard.

En tant que rédacteur en chef d'*Icarus*, le journal d'études planétaires, Sagan a accueilli beaucoup d'articles sur la vie et l'intelligence extraterrestres ainsi que plusieurs études consacrées aux ovnis dans l'hypothèse où il pourrait s'agir de manifestations d'une intelligence extraterrestre.

Carl Sagan ne s'intéresse pas qu'aux ovnis. D'autres sujets de controverses scientifiques, comme l'astrologie ou les théories cosmologiques d'Immanuel Velikovski vont retenir son attention. Sur l'astrologie, Sagan adopte une position critique, mais empreinte de nuances, notamment lorsqu'il refuse de signer l'appel des 186 scientifiques patronné par l'Association humaniste américaine, dont un noyau fondera peu après le CSICOP**. Son argument est simple : on ne lutte pas efficacement contre l'astrologie avec une pétition remplie de signatures, fussent-elles prestigieuses. Il s'oppose à l'usage de l'argument d'autorité pour critiquer les parasciences. Il illustre cette attitude lors du débat sur les théories de Velikovski. Ce dernier avait élaboré un modèle cosmologique permettant d'expliquer le récit biblique du déluge par l'arrivée impromptue de la planète Vénus dans l'environnement de la Terre sous forme d'une comète issue de la planète Jupiter. Alors que beaucoup de scientifiques rejettent violemment les idées et publications du théoricien excentrique, notamment en tentant de faire pression sur son éditeur, MacMillan, Sagan provoque l'organisation d'un colloque de l'AAAS afin de confronter les différents points de vue.

Ces dernières années, Sagan avait adopté un point de vue nettement plus critique. Sans doute lassé de débattre avec certains adeptes du paranormal, il avait rejoint le comité scientifique du CSICOP.

Son dernier livre, *The Demon-Haunted World*, était consacré à la vogue actuelle pour le paranormal. Pour Sagan, la science est une lumière dans la nuit de l'obscurantisme.

On peut aisément imaginer que les générations futures se souviendront de Carl Sagan comme on se souvient de Camille Flammarion. Et la comparaison s'étend au-delà de leur passion commune, l'astronomie. Comme Flammarion avec le spiritisme, même si c'est dans une orientation différente (quoique certainement dans un même esprit scientifique), Sagan aura été accompagné par le mystère : le véritable et le moins probable.

Pierre Lagrange

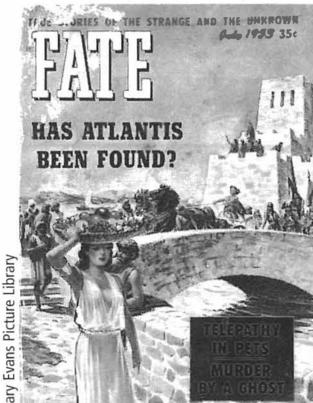
* *SETI : Search for Extraterrestrial Intelligence.*
** *CSICOP : Committee for the Scientific Investigation of Claims Of Paranormal.*

En marge de quelques ouvrages sur l'Atlantide

La pluralité des mondes disparus

En 1841, le philosophe Thomas-Henri Martin proclama, au terme d'une longue étude érudite consacrée à l'Atlantide de Platon, que cette contrée mystérieuse appartenait «*à un autre monde, qui n'est pas dans le domaine de l'espace, mais dans celui de la pensée*» [1]. Pour l'historien Pierre Vidal-Naquet, la parution de cette «*Dissertation sur l'Atlantide*» a consommé une coupure entre l'époque où l'Atlantide faisait partie des sujets d'étude normaux des savants et celle où elle sera rejetée. On continua pourtant à rechercher le continent disparu, de plus en plus fréquemment désormais contre l'avis de la «science officielle», mais parfois aussi encore depuis son sein. Au tournant du siècle, l'Atlantide pouvait ainsi être tour à tour le thème d'un best-seller du politicien Ignatius Donelly et le sujet de réflexions d'authentiques géologues ou zoologues.

Scène de vie quotidienne en Atlantide, selon *Fate*.



Mary Evans Picture Library

Situs Insulæ Atlantidis, à Mari olim absorptæ ex mente Ægyptiorum et Platonis descriptio.

Africa. Oceanus Hispania. Insula Atlantis. Atlanticus. America.

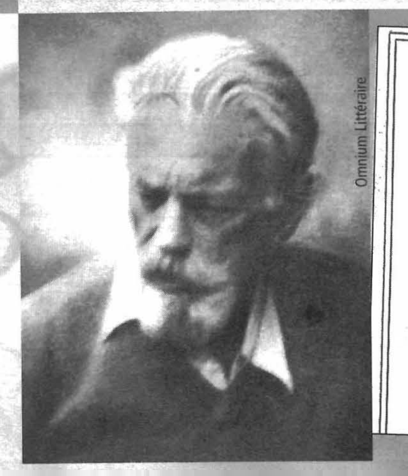
Situation de l'Atlantide, selon Athanasius Kircher (XVII[e] siècle), en plein océan Atlantique, entre Gibraltar et côte américaine. A noter que les points cardinaux sont inversés (comme dans beaucoup de cartes anciennes).

Mary Evans Picture Library

Au début du siècle, le météorologue allemand Alfred Wegener proposa une nouvelle théorie pour expliquer les relations que semblaient avoir entretenus, dans les temps géologiques, le vieux et le nouveau continents. Contre la théorie des ponts intercontinentaux, alors largement admise, il avança celle de la dérive des continents. L'Europe et l'Afrique n'avaient pas été, selon lui, reliées dans le passé à l'Amérique par des «ponts» de terres émergées qui se seraient petit à petit effondrés, elles se seraient déplacées en s'écartant les une de l'autre. La théorie de la dérive des continents, qui contribuait bien involontairement à miner l'idée qu'il ait pu exister une Atlantide, fut longtemps rejetée par la communauté des géologues (notamment parce qu'on ne voyait pas par quel mécanisme les continents pourraient ainsi s'écarter). Et l'un des membres de cette communauté, le célèbre Pierre Termier, pouvait écrire en 1924 que : «*La théorie de Wegener n'a pas beaucoup changé mes idées sur l'histoire océanique, et je crois bien que je parlerais encore aujourd'hui de l'Atlantide [...] comme j'en ai parlé en 1912 [...]. La théorie de Wegener est pour moi un beau rêve, un rêve de grand poète. On cherche à l'étreindre; et l'on s'aperçoit que l'on n'a dans les bras qu'un peu de vapeur ou de fumée; elle est à la fois séduisante et insaisissable.*»[2]. Mal lui en prit : la dérive des continents finit (moyennant l'apport d'autres disciplines) par l'emporter et Termier s'en trouva un peu plus poète que Wegener.

Entre temps, l'Atlantide qui, malgré Termier et quelques autres, était de plus en plus délaissée par le monde savant, avait elle-même commencé à dériver. Une Société atlantéenne avait vu le jour en 1920 qui connut de singuliers avatars. Ses deux membres fondateurs, R. Devigne et P. Le Cour, ou leurs disciples, en vinrent presque aux mains lors d'une conférence publique en Sorbonne en 1930. Pour Devigne, l'Atlantide devait demeurer affaire exclusive de géologie; pour Le Cour, c'était surtout une philosophie à mettre en pratique à l'aube de l'ère du Verseau. Les partisans de l'approche géologique perdirent du terrain quelque temps et les tenants de l'approche philosophique-mystique lancèrent la revue *Atlantis* qui paraît encore aujourd'hui. Cependant, la quête de l'Atlantide se profilait de plus en plus fréquemment sur fond de nationalisme et d'extrémisme politique. En Allemagne, l'Atlantide, devenue le berceau de la race aryenne, resurgissait dans des ouvrages aussi tristement célèbre que *Le Mythe du XX[e] siècle* du doctrinaire nazi Alfred Rosenberg. La position de l'Atlantide s'était pour l'occasion déplacée vers les eaux froides de la mer du Nord ou du cercle arctique où certains raciologues situaient l'émergence de l'Homme aryen (ce n'était pas la première fois, on l'avait déjà placée près du cercle polaire, par exemple Bailly ou Rudbeck).

Depuis la fin de la guerre, les seules tentatives considérées comme sérieuses pour localiser l'Atlantide ont concerné les recherches en mer Egée, notamment à Santorin et en Crête. La revue



30° ANNÉE — II° CAHIER

N° 184 **Atlantis** Novembre Décembre 1956

BIMESTRIEL

Revue d'Archéologie scientifique et traditionnelle

30, rue de la Marseillaise, 30 - VINCENNES (Seine) - Tél. DAU. 31.95

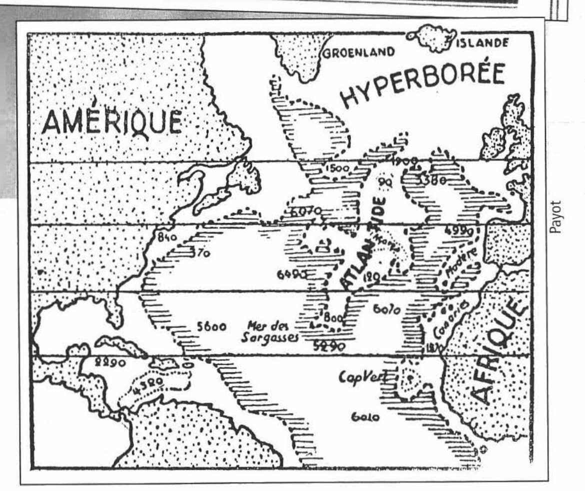
Métro Château de Vincennes

Fondateur : Paul LE COUR

Rédacteur en chef : Marc THIROUIN

Secrétaire général : Jacques d'ARÈS

L'Atlantide serait le prolongement péninsulaire de l'Hyperborée (ci-contre), selon un schéma publié par la revue *Atlantis* (fondée par Paul Le Cour (ci-dessus) et dont le rédacteur en chef fut un temps Marc Thirouin, par ailleurs fondateur d'*Ouranos*, la première revue française sur les soucoupes volantes).



Antiquity publia, avec il est vrai quelques réserves éditoriales, l'étude de l'archéologue grec Spyridon Marinatos qui suggérait d'identifier Santorin et l'île de Platon. On peut pourtant se demander avec l'historien Pierre Vidal-Naquet si ces tentatives sont plus pures que les autres. L'Atlantide de Platon a-t-elle plus à voir avec Santorin que la Troie d'Homère avec celle mise au jour par Schliemann? Mais les amateurs ne se contentent pas de Santorin. Et il ne se passe pas d'année sans que paraisse un lot de livres dont les auteurs sont tous plus assurés les uns que les autres d'avoir résolu l'énigme. Ils ne sont plus pris au sérieux par les archéologues, mais ils sont toujours lus par un public passionné.

L'ouvrage de Charles Pellegrino, *L'Atlantide découverte*, s'attache à nous convaincre que la seule piste crédible est justement celle de Santorin. Avant de discuter sa thèse, il faut reconnaître à l'auteur un réel talent : son récit est à la fois plaisant et, dans un premier temps tout au moins, convaincant. En détaillant tour à tour les travaux des archéologues grecs, en nous transportant à travers le temps pour redérouler le film de l'histoire géologique de la terre, en reconstituant un contexte historique à l'Atlantide, en puisant des images très évocatrices de catastrophes, comme celles du Krakatoa ou du Mont Saint Helens, Pellegrino fait émerger une Atlantide égéenne crédible. Les références de l'auteur (qui est allé trouver les archéologues grecs et qui remercie en fin d'ouvrage des chercheurs aussi réputés que Stephen Jay Gould ou Carl Sagan) et la préface qu'Arthur C. Clarke a donné a son livre inspirent confiance. On pense tenir au minimum un beau récit des événements survenus à Santorin lors de l'éruption volcanique vers 1 600 av. J.-C.

Une double question demeure pourtant. Qu'est-ce qui fonde la pertinence du rapprochement entre l'Atlantide et la catastrophe de Santorin ? Apporte-t-elle quelque chose à la compréhension du texte de Platon ?

Pierre Lagrange

(1) T.-H. Martin, «Dissertation sur l'Atlantide» in *Etudes sur le Timée de Platon*, Paris: Vrin, 1981 [1ère éd. 1841], p. 332.

(2) P. Termier, *la joie de connaître, souvenirs d'un géologue*, Ed Desclée de Brouwer, sd (1ère éd. 1926).

On consultera comme source principale : Pierre Vidal-Naquet, «L'Atlantide et les nations» in *La démocratie grecque vue d'ailleurs*, Paris: Flammarion, coll. Champs, 1996 et Pierre Vidal-Naquet, «Athène et l'Atlantide» in *Le Chasseur Noir*, Paris : La Découverte, 1983. Voir aussi : Olivier Boura, *Les Atlantides, généalogie d'un mythe*, Paris : Arléa, 1993. Charles Pellegrino, *L'Atlantide découverte*, Paris: Robert Laffont, coll. Les Enigmes de l'Univers. Léo Frobenius, *Mythologie et cultes*, Paris: Ed. du Rocher, 1993.

Voici comment la célèbre revue de vulgarisation scientifique est à l'origine d'une des plus belles croyances parascientifiques...

De *Science & Vie* aux espions-médiums



Une enquête Enigma

Changer le monde, changer le monde... C'est précisément ce que voulaient faire Jacques Bergier et Louis Pauwels lorsqu'ils ont rédigé leur inoubliable œuvre *Le Matin des Magiciens*. Vous vous rappelez? Le réalisme fantastique. Les grandes énigmes et le nouveau paradigme! Eh bien, ils l'ont changé, le monde. Sans doute plus qu'ils ne le croyaient! En effet, Jacques Bergier, que l'on sait aussi fascinant que fantasque, s'était amusé à lancer des rumeurs folles, mais crédibles. L'une d'entre elles concernait un sous-marin américain, l'USS-Nautilus, qui se serait rendu le 25 juillet 1959 sous les glaces de l'Arctique. But de la mission : réaliser une expérience de télépathie entre deux médiums, l'un dans le sous-marin, l'autre au Pentagone. Résultat de l'opération : réussie !

Certes, cette belle histoire n'a rien d'authentique, pourtant, elle a inquiété les officiels moscovites qui se sont empressés de financer la recherche en parapsychologie. Selon un rapport de la Defense Intelligence Agency* (DIA : les services de renseignements militaires américains), cette rumeur est à l'origine de la création d'un laboratoire consacré à la télépathie au département de physiologie de l'Université de Léningrad. Mais ce n'est pas tout! Si le rapport de la DIA existe, c'est à cause des recherches initiées dans les pays communistes. En quelques années, elles ont pris une telle ampleur que les Américains ont décidé de lancer leurs propres recherches. Bilan : la CIA a fini par financer STARGATE, un programme de plus de 20 millions de dollars destiné à l'utilisation de médiums pour des opérations de renseignements.

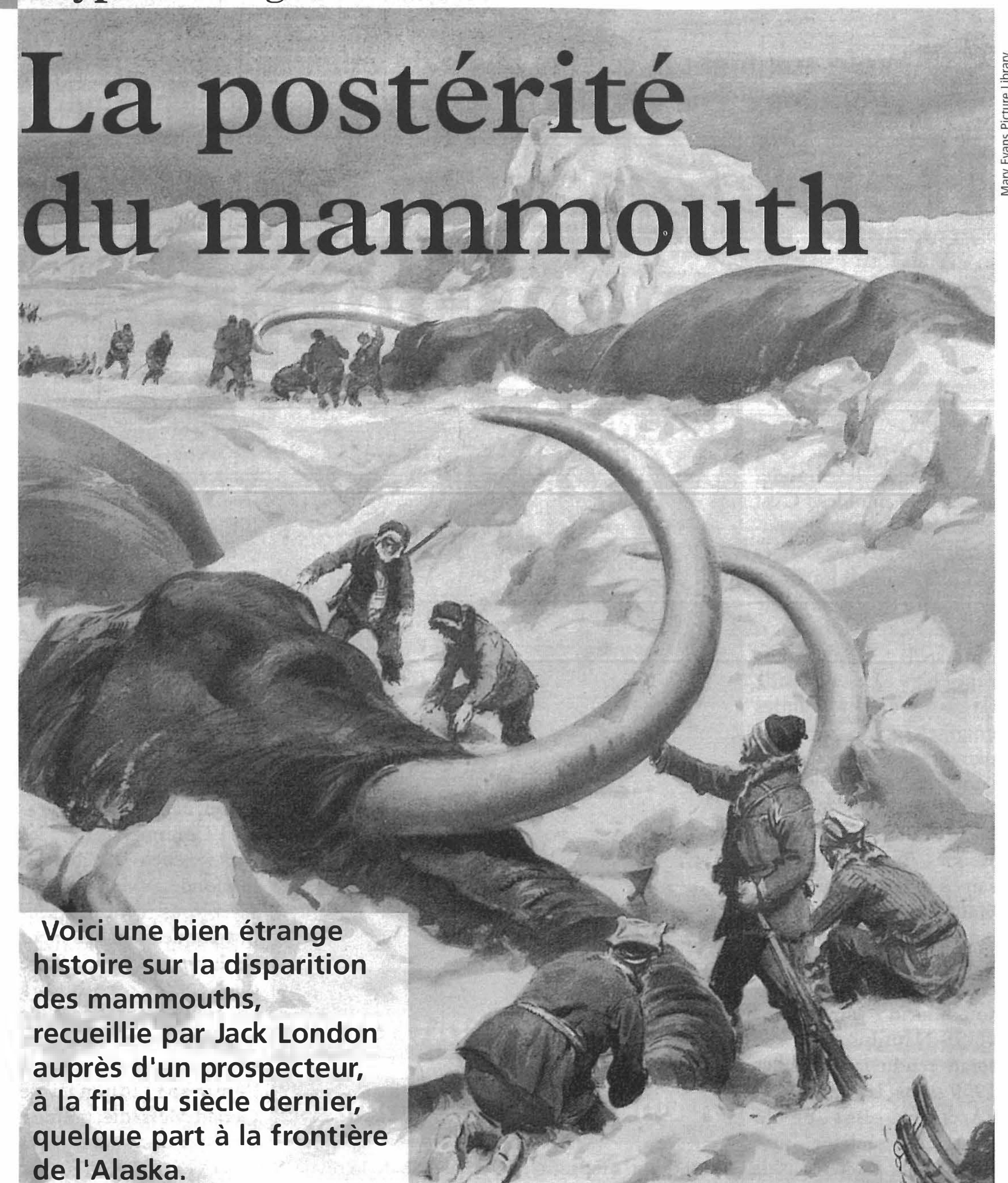
Comme quoi les rumeurs peuvent changer le monde... Mais au fait, savez-vous comment les Soviétiques ont eu vent de la vraie-fausse affaire du Nautilus ? Eh bien, à en croire les services de renseignements militaires américains, c'est grâce à l'éminent journaliste Gérald Messadié, premier à relayer la rumeur dans un article de la revue *Science & Vie* (n° 509, février 1960)...

Nicolas Maillard

* Paraphysics R&D - Warsaw Pact (Defense Intelligence Agency), 30 mars 1978, réf. DST-1810S-202-78

Pour tout renseignement, contactez l'association ENIGMA :
7, rue Cassette, 75006 Paris, Tél. : 01 42 22 93 95
Fax : 01 42 22 93 95
http://www.mygale.com/03/maillard/
email : enigma@club-internet.fr

La postérité du mammouth



Voici une bien étrange histoire sur la disparition des mammouths, recueillie par Jack London auprès d'un prospecteur, à la fin du siècle dernier, quelque part à la frontière de l'Alaska.

Deux mammouths, parfaitement conservés dans la glace, découverts dans la péninsule de Jamaln, à environ 2 400 km au nord de St-Pétersbourg. Illustration d'Achille Beltrame pour *La Domenica del Corriere*.

Etrange le fait que les mammouths aient disparu? Non, bien sûr, à moins que celui qui s'exprime sur leur disparition prétende en être la cause. C'est ce qu'affirma, d'un ton posé, ce prospecteur: il avait chassé et tué le dernier mammouth et de sa peau s'était fabriqué des chaussures.

Les histoires d'observation de mammouths en Alaska ou en Sibérie n'étaient pas rares au tournant du siècle. Les Indiens, prétend-on, confiaient parfois à un négociant en ivoire des récits de chasse au mastodonte velu. L'ivoire de mammouth ne proviendrait donc pas simplement de carcasses congelées, mais de spécimens barissants et martelant le sol glacé sous leurs pas. A moins qu'incrédule devant de tels récits, on ne cherche d'autres hypothèses. Ainsi pour l'anthropologue Edward Burnett Tylor (1832-1917), les légendes amérindiennes relatives à de grands quadrupèdes à cornes et velus impliquaient la transmission sur de longues générations du souvenir des mammouths auxquels nos ancêtres sapiens s'étaient trouvés confrontés. Stupéfiant exemple de transmission d'un récit sur des milliers d'années! Et pour cette raison même particulièrement douteux.

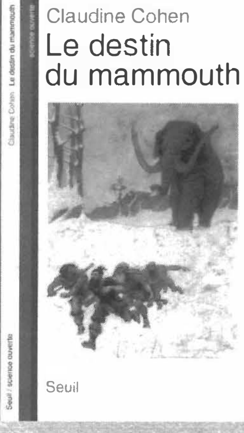
Reste alors une autre hypothèse que l'on peut formuler à la lecture d'un article du préhistorien André Leroi-Gourhan sur les descriptions du mammouth dans les légendes eskimos. Selon ces légendes, le mammouth est un animal souterrain qui se fraye un chemin dans le sol en creusant un tunnel. Si, par malheur, il atteint la surface, ses défenses, en pointant hors du sol glacé, trahissent sa présence et les eskimos se précipitent pour le frapper à mort. Pour Leroi-Gourhan, ces récits fournissent l'explication à la découverte occasionnelle de carcasses bien conservées de mammouths dans le sol glacé du Grand Nord.

On peut facilement imaginer que ces histoires, en faisant le tour des bars du Klondike, à la frontière de l'Alaska, n'aient pas tardé à se transformer en authentiques récits de chasse au mammouth bien vivant. Pourtant, certains croient que les légendes eskimos ne fournissent pas l'explication ultime des récits comme celui que recueillit Jack London. Ces débusqueurs de survivants de la préhistoire, les cryptozoologues, alignent les éléments qui leur suggèrent que le mammouth a bien survécu jusqu'à une date très récente. Il pourrait même en rester quelques-uns. Tant de régions de la Sibérie demeurent peu explorées. Le mammouth rejoint alors le Yéti, le serpent de mer ou le brontosaure des marais du Congo comme futur candidat à l'exhibition zoologique.

Mais l'interprétation de récits d'observation de mammouth demeure problématique -comme celle des apparitions de yéti- et suscite un certain scepticisme de la part des spécialistes des éléphants fossiles. Aussi, est-ce avec intérêt qu'ils ont accueilli la nouvelle de la découverte de restes fossiles de mammouths datant d'il y a entre 7000 et 4000 ans - soit 6000 ans de moins qu'on ne suppose généralement (voir *Nature* du 25 mars 1993). Ces mammouths-nains, précisons-le tout de suite, et qui ne peuvent donc confirmer le récit de Jack London vivaient sur l'île de Wrangel en Sibérie arctique. L'isolement insulaire avait entraîné une réduction de leur taille. Mais même 4000 ans, c'est encore trop ancien pour organiser un safari. Alors il reste à espérer, comme le suggère un correspondant de *Nature* (2 juin 1994), que l'éléphant de petite taille représenté sur une fresque égyptienne de l'époque pharaonique puisse en fait être rattaché au genre Mammuthus. Le mammouth aurait-il pu collaborer à la construction des pyramides?

Pierre Lagrange

Mammouth, sa vie, notre œuvre.



Dû à l'historienne Claudine Cohen (auteur d'une biographie de Boucher de Perthes), un splendide ouvrage consacré au *Destin du mammouth* est à signaler. Paru au Seuil, érudit mais passionnant (et superbement illustré), il est moins une biographie naturelle qu'une biographie culturelle du genre Mammuthus. Claudine Cohen nous fait le récit des diverses façons dont les restes de mammouths ont été interprétés. Depuis les géants, auxquels appartenaient à n'en pas douter ces dents colossales retrouvées dans le sol au XVIe, jusqu'aux espoirs récemment nourris par les biologistes de réssusciter ces pachydermes antiques à partir de prélèvements d'ADN sur les carcasses congelées de Sibérie, l'historienne nous raconte les mythes, les rêves, les expériences entretenues par cette créature.

Claudine Cohen sépare son récit en trois parties intitulées respectivement «Mythes», «Histoires» et «Scénarios», évitant ainsi de partager Mammouth entre mythe et science ou entre vérité et erreur. On s'aperçoit en effet, à la lecture du *Destin du mammouth* que, replacées dans leur contexte, les spéculations sur le géant Teutobochus ne sont pas plus bizarres que celles des biologistes qui veulent repeupler la toundra de pachydermes velus enfantés par des éléphantes indiennes. Comme le dit l'auteur: *«Ecrire l'histoire de la paléontologie exige que l'on pense ensemble les pratiques et les découvertes, les théories et les constructions imaginaires.»* (p. 284)

Claudine Cohen s'appuie sur les travaux des spécialistes actuels comme Pascal Tassy. Un ouvrage magnifique sur un sujet qui semblera à beaucoup familier (le Mammouth nous inspire à tous des images) mais qui n'avait pas jusqu'ici, et c'est étonnant a posteriori, reçu le traitement qu'il méritait. ❏

Claudine Cohen, *Le Destin du mammouth,* Paris, Editions du Seuil, 1994, 251 p., ill., bibliographie, index. 140 F.



Mary Evans Picture Library



Fatima, 1917, visionnaires et pélerins.

Mary Evans Picture Library

Fatima, 13 octobre 1917,
la foule observe la danse du soleil.

Fatale Fatima

Généralement, le lecteur est placé dans une situation frustrante. L'auteur sait et le lecteur voudrait bien savoir. Un rapport de type maître/élève s'installe insidieusement. D'où un sentiment de jalousie qui croit au fur et à mesure de la lecture. L'auteur, suffisant en diable, en profite toujours pour faire l'étalage de son savoir. Une fois le livre consommé, le lecteur peut palper son abyssale ignorance. C'est le genre, hélas, d'ouvrages le plus répandu. Une fois terminés, je les jette sans ménagement -comme Rémy Chauvin- par la fenêtre, pour éviter qu'ils squattent ma bibliothèque. Heureusement pour moi, il existe un second type de livres où le lecteur est traité avec respect et même parfois chouchouté. Au bout de quelques pages, il ronronne de plaisir car on flatte avec subtilité ses maigres connaissances. Démagogie, condescendance me direz-vous. Non, élémentaire courtoisie envers un lectorat trop souvent snobé.

Hier, j'ai extirpé d'une pile d'ouvrages poussiéreux *Autrefois les Extraterrestres*. Petit livre de poche bleu à la couverture rigolote. L'auteur, Richard D. Nolane, se proposait de passer en revue les traces d'extraterrestres dans l'Histoire, grâce à un travail compilatoire. Pourquoi pas. Le style était agréable et le propos, à défaut d'être original, amusant. Je flânais nonchalamment, avec une impression de déjà vu, de chapitre en chapitre, évitant les coquilles. Quand, soucieux de me mettre à niveau sur l'affaire de Fatima, je commençais religieusement ma lecture. Ce fut l'extase, la révélation, la consécration. En quelques lignes l'auteur m'avait promu, avec tact, grand mamamouchi de Fatima. En relisant trois fois le texte, j'aurais pu dialoguer avec Gérard de Sède et Jean-Paul II. Tel monsieur Jourdain, je fatimais depuis longtemps sans le savoir. Prodige atteint seulement avec quelques lectures hâtives. Pour un ex-enfant de cœur, c'était inespéré!

Certes, l'auteur avait dû payer de sa personne. Des perles comme «*Un certain Manuel Pedro déclara...*» ou «*les trois enfants avaient eu des "visions" plusieurs années avant Fatima, trois en 1915 et trois en 1916*», pour ne citer que celles-là, font sourire.

Pour bien profiter de ce plaisir rare, il convient de comparer le texte qu'il cite avec le sien, puis de se reporter aux sources classiques et aux «Mémoires» de Lucia dos Santos, principal témoin et acteur de l'affaire. On dégustera alors à sa juste valeur la première double perle en remarquant la perte, en cours de citation, du nom du témoin! Fâcheux, ce retour à la ligne qui coupe les prénoms et le nom! Il fallait lire Manuel Pedro Marto. Mais le plus troublant, c'est qu'il est présenté comme un simple quidam, un illustre inconnu. Pourtant, c'est le père de Jacinta et Francisco, les deux autres voyants de Fatima, cousins de Lucia. Excusez du peu! Pour la seconde, on appréciera le tour de passe-passe avec les témoins. Jacinta Marto et son frère Francisco n'étaient pas présents lors des apparitions de 1915! Lucia était accompagnée, ces jours là, par les deux sœurs Matias et Maria Justino qui s'empressèrent de rapporter l'événement. Simples erreurs factuelles, mais assez révélatrices de la difficulté d'évoquer un sujet que l'on ne connaît pas.

Mais le problème n'est pas là. Il est plutôt dans les non-dits, les oublis, les absences. Le Fatima qu'on nous présente est mutilé, amputé. Il manque la moitié de l'histoire. Citons par exemple toutes les apparitions postérieures à 1917, la toute première vision de la Vierge où le témoin lui-même ne saura jamais si elle était réelle ou imaginaire, le trop fameux secret, la découverte de la source, l'incorruptibilité du corps de Jacinta... Bizarrement, ces faits nuancent fortement la "couleur" ufologique de l'affaire pour mieux la complexifier. On peut en citer d'autres, d'une autre nature. Tels les trous de mémoires du témoin : Lucia se trompe sur un grand nombre de dates. Les sages précautions prises par le clergé local avant l'enquête, la singulière chronologie de l'affaire, l'épisode des écrits de Lucia... On le voit, Fatima pose beaucoup de questions. A tel point que certains exégètes regrettent qu'elle n'ait pas la sobriété de Lourdes.

Avec la "technique" du dégraissage sélectif, vous plaquez n'importe quelle interprétation : vous aurez toujours raison! Au choix, vous pouvez fabriquer un Fatima sur mesure : un mystique, un rationaliste, un ufologique, un parapsychologique...

Le problème s'agrave avec l'omission du contexte politique, religieux, social et familial, pourtant capital et déterminant dans cette affaire. On en vient à se demander si un résumé de résumé résume encore quelque chose !

A force de lavages répétitifs, l'histoire a non seulement rétréci, mais surtout ses couleurs ont singulièrement pâli. On constate même l'apparition de bouloches par endroit. Les spécialistes parlent de Fatima I et II, faudra-t-il ajouter bientôt un Fatima III, corrigé, expurgé et certifié ISO 1947? Dommage, car l'affaire est d'une richesse rare et d'une portée exceptionnelle.

Mais le coup de grâce est donné par la conclusion de notre auteur. Nous apprenons que les entités, auxquelles ont été confrontés depuis 1947 les véritables «contactés», ont abandonné leurs anciens rôles d'anges ou de Vierge Marie pour prendre celui de bons extraterrestres. Nouvel escamotage délicieux. On fait sortir en catimini les voyants et voyantes qui s'évertuent encore, aujourd'hui, à apercevoir la Vierge sans la panoplie soucoupiste. Pourtant, les apparitions mariales perdurent à côté du phénomène ovni, même si elles n'ont pas la faveur des médias. Ufomorphisme ou méconnaissance du dossier? Peut-être les deux.

Franchement, arrivé au terme de ma lecture, j'étais sincèrement gêné, car je n'en demandais pas tant. Mais l'élévation du lecteur lambda était peut-être à ce prix. Néanmoins, faut-il se résoudre à apprendre les choses qu'on sait par des gens qui les ignorent pour être un lecteur poli ou doit-on inviter notre auteur à lire peu, mais bien et à diversifier ses sources avant d'écrire sur un sujet difficile et sensible dont il a entendu parler par ouï-dire?

Michel Hertzog

Jacinta, Francisco, Lucia, endimanchés, les trois petits voyants inquiets posent pour la postérité...



Mary Evans Picture Library

La revue *Scientifictions* relance le débat sur la coïncidence «science-fiction et soucoupes volantes»

entre nature et culture, la part des soucoupes

Au sommaire du premier numéro de Scientifictions, une nouvelle revue, érudite et luxueuse, consacrée à l'imaginaire des sciences et des techniques, Michel Meurger propose une mise en perspective du thème de l'enlèvement extraterrestre avec la science-fiction populaire américaine.

Les discussions sur les enlèvements extraterrestres s'enlisent souvent dans la question de leur «réalité»: les témoins ont-ils ou non été kidnappés par des extraterrestres? Dans son ouvrage, Michel Meurger emprunte une autre voie: celle de la mise en perspective culturelle des affaires d'ovnis. Cette approche ne s'oppose pas simplement à l'explication martienne (Meurger ne prend même pas la peine d'apporter la contradiction aux ufologues, ce serait peine perdue), mais débouche sur un débat d'une grande richesse sur le caractère naturel ou culturel, et donc vécu ou purement narratif, de l'ovni.

Rappelons la situation dans laquelle se trouve la discussion sur les liens entre culture et ovni. En 1978, Bertrand Méheust publie *Science-fiction et soucoupes volantes* (Mercure de France). Dans cet ouvrage, il montre que l'ensemble de la panoplie d'artifices déployés par les «extraterrestres» se trouve dans la vieille SF. Le nain à grosse tête, les rayons paralysants, les engins en forme de soucoupe, les enlèvements, etc., tous ces détails ont été inventés par des auteurs populaires du début du siècle. Méheust avait du mérite et du flair car alors quasi personne ne s'intéressait à cette vieille littérature populaire pleine de savants fous et de vaisseaux spatiaux bariolés (il avait eu la chance de rencontrer Pierre Versins, un des rares collectionneurs de vieille littérature de SF). A son tour, vingt ans plus tard, Meurger a consulté des collections de magazines populaires de SF, les *pulps* comme on les appelle.

Mais si Meurger emprunte la voie ouverte par Méheust, il bifurque rapidement par rapport à son devancier. Et par deux fois (sur la question du contexte d'origine et de ce que l'on peut ou ne peut pas comparer, et sur l'explication qui ressort de ces comparaisons et qui indique une sorte de «conditionnement» scientifictionnel de la soucoupe). Prenons chacun des points. Tout d'abord, Meurger se concentre sur la SF américaine là où Méheust mobilisait aussi le merveilleux scientifique français du début du siècle. Meurger considère que, les soucoupes étant une invention américaine, elles nécessitent d'être comparées avec leur contexte littéraire d'origine. Ce faisant, il renforce plus qu'il n'enfonce la position énoncée par Méheust en 78. Ce dernier avait trouvé des correspondances entre deux corpus plus éloignés que ceux qu'analyse son (en quelque sorte) disciple inavoué, ou à tout le moins récalcitrant. Meurger montre clairement que le thème des enlèvements à bord de soucoupes volantes a été inventé et exploré par la SF populaire américaine des années 30. Mais notre essayiste va plus loin et il diverge une deuxième fois par rapport à l'approche de Méheust. S'il met un soin tout particulier à accumuler les coïncidences entre la littérature populaire et les récits des enlevés, c'est avec l'intention de déployer un univers culturel, grâce auquel il entend montrer que la SF a non seulement permis mais conditionné la construction de la thématique ovni. Ainsi, il règle la question de la cause première de ces affaires que Méheust proposait d'identifier, dans un second ouvrage paru en 1985, à des «transes apatrides», c'est-à-dire des expériences qui, par-delà les cultures humaines, mais avec ces cultures comme toile de fond, renverraient à une nature humaine, transculturelle et a-historique.

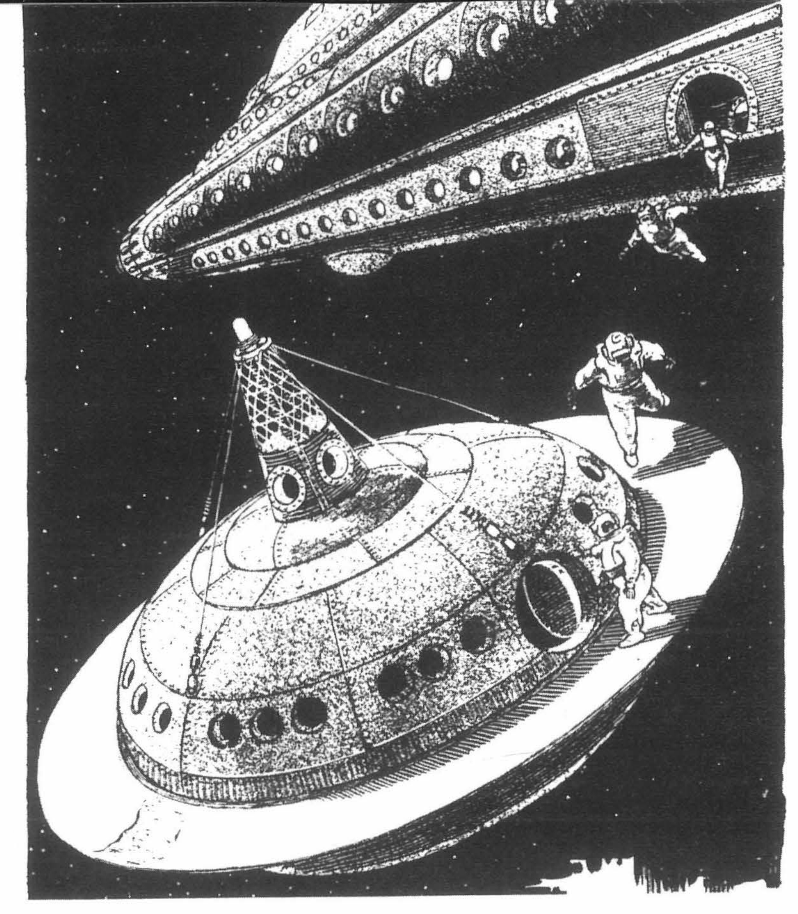
En défendant l'idée selon laquelle le contexte culturel conditionne les formes de l'imaginaire, et surtout selon laquelle le seul contexte permettant de comprendre les récits d'enlèvement est celui de l'imaginaire technologique américain, Meurger entend rendre obsolètes deux questions qui pourraient susciter un vaste débat, la première sur le rôle éventuel d'autres registres culturels que la SF dans la construction des affaires d'ovni, la seconde sur la nature (expériences ou récits) de ces affaires. La SF n'est-elle que le dernier déguisement utilisé par un «phénomène» qui, auparavant s'était manifesté sous le masque de la sorcellerie, du folklore, ou du chamanisme? Les comptes rendus d'observations d'ovnis renvoient-ils à un phénomène, à des expériences ou s'agit-il de simples récits? Examinons ces points.

Prenons la première question. Si les témoins d'ovnis sont pris dans le contexte de l'invention technologique, de la science, contexte qui exerce un contrôle sur leur perception des événements, que penser des travaux de Méheust qui ont proposé des rapprochements avec le folklore ou la sorcellerie? Peut-on apprendre quelque chose à relier l'ovni avec des traditions culturelles autres que celle de la technologie? Meurger pense que non et, disons-le, exprime par endroit son point de vue sur un ton très polémique (Michel Meurger a-t-il été «contaminé» par les corpus ufologiques volontiers dénonciateurs qu'il a dû consulter?). Selon lui, l'ovni s'inscrit dans un registre scientifique et technique; les liens que Méheust a cru détecter avec le folklore fantastique rural relèvent de l'illusion d'optique intellectuelle. Les histoires de soucoupes n'ont rien à voir avec le folklore traditionnel ou le chamanisme, elles appartiennent aux techniques. Est-ce si sûr? La soucoupe ne peut-elle être mise en perspective qu'avec la science? Les récits produits par les témoins d'ovni ne font-ils appel qu'à la technique?

Certains témoins d'enlèvements hésitent longtemps avant de décider si les entités qu'ils auraient vus sont des ET ou des anges. Comment leur hésitation s'insère-t-elle dans l'analyse de Meurger? Par ailleurs, même si les ufologues insistent souvent sur l'hypothèse de visites d'astronautes ET, ils ont depuis longtemps mobilisé les elfes du folklore avec l'espoir d'en faire des extraterrestres pré-arnoldiens, mais parfois aussi pour faire des ET des entités dont on ne sait si elles descendent du ciel ou des «cieux». Lorsqu'un auteur comme Jacques Vallée établit des rapprochements entre ovni et folklore au profit d'une explication teintée d'archaïsme, qu'est-ce qui autorise à dire que ses constructions sont moins légitimes que celles d'un partisan de l'ovni «tôle et boulons» comme le physicien Stanton Friedman par exemple? Vallée est un acteur du débat ufologique au même titre que Friedman. L'un est-il plus critiquable que l'autre n'est analysable ? Ne convient-il pas de comprendre quel univers, mêlé de folklore et de technique, de modernismes et d'archaïsmes, le discours de Vallée reconstruit?

Finalement, la SF n'est-elle pas plus une ressource (parmi d'autres) utilisée par les témoins (ou par les ufologues) pour produire leur récit que la condition de production de ces récits? Ou plutôt (et pour être symétrique) les conditions qui produisent la SF populaire ne produisent-elles pas aussi l'ovni ? Par conséquent, les témoins sont-ils vraiment contraints dans leur choix par le contexte scientifique et technique dans lequel ils vivent? Ne disposent-ils pas d'un choix plus grand, ne peuvent-ils pas se référer à d'autres univers culturels? Qu'est-ce qui interdit de penser que certains témoins campagnards de la grande vague française d'observations de soucoupes

Cette illustration de Frank R. Paul, reprise en couverture du 1er numéro de *Scientifictions*, annonce clairement la couleur avec deux magnifiques soucoupes d'avant les soucoupes qui enlèvent le Woolworth Building et la Tour Eiffel. Publiée en 1929 dans *Science Wonder Stories*, un pulp de science-fiction, elle montre que la SF a bien «copyrighté» les soucoupes, décrites à partir de 1947 par des témoinsqui n'étaient pas des amateurs de SF.



Après nombre d'essais et d'hésitations, la soucoupe volante, en tant que véhicule spatial, est née vers 1920-1930 aux Etats-Unis, dans des productions de science-fiction bon marché. Les extraterrestres de l'ufologie, qui utiliseront le même type de véhicule, ont alors quelques années de retard... Par ailleurs, certains auteurs ont fait remarquer qu'il est hautement improbable que des E.T. viennent nous visiter en utilisant des véhicules à la carrosserie si typée et si ringarde, issues du passé plutôt que du futur !

Ill. Frank R. Paul pour *Wonder Stories Quarterly*, 1931.

de 1954 ont puisé autant dans un folklore «traditionnel» mêlé de références interplanétaires que dans les seuls articles et BD à contenu spatial et technique que publiait la presse locale ? Ces questions étant posées, je crois que Meurger a raison et que la SF est certainement le registre privilégié pour l'élaboration des expériences ovni. S'il y a une filiation, elle se trouve plus sûrement entre SF et soucoupes qu'entre SF et folklore. Mais l'énigme de la coïncidence entre SV et folklore demeure. Comment l'expliquer ? Si la solution de cette énigme ne tient pas dans une filiation, s'agit-il de structures communes, de formes de rhétoriques voisines ? Existe-t-il un vocabulaire de l'imaginaire ?

Deuxième question passionnante soulevée par le travail de Meurger, celle de savoir si l'on a affaire à des expériences ou à des récits, à un vécu ou à des traditions. Les personnes qui rapportent avoir été enlevées ont-elle vécu une expérience d'un type particulier (une transe par exemple) ou bien ont-elles construit, sous l'influence de la culture ambiante, un récit qui utilise pour s'exprimer le registre de l'expérience ? Cette question renvoie au débat lancé par le folkloriste américain David Hufford dans son livre *The Terror That Comes in the Night*, dans lequel il entendait montrer que ce que l'on interprétait souvent comme des traditions folkloriques était parfois issu d'expériences pour lesquelles on avait plus besoin de physiologie que d'analyse historique. Cette question renvoie aussi, au-delà, à une controverse assez violente qui oppose les spécialistes (anthropologues et historiens) sur le caractère vécu de la sorcellerie et l'existence, en Europe, de pratiques de type chamanique (voir les travaux de l'historien Carlo Ginzburg). Disons rapidement que pour Meurger, ces «expériences» ovnis sont des récits qui utilisent comme stratégie d'insertion dans le débat scientifique le registre de l'expérience. Leur compréhension ne réside pas dans la découverte d'une endorphine, mais dans le déploiement de la culture dont elles sont le résultat. De même que pour la sorcellerie, où Meurger s'oppose aux explications en terme de plantes hallucinogènes, de même s'oppose-t-il ici à l'hypothèse de récits d'enlèvements générés pas des expériences extatiques. Bref, là où Méheust, et l'historien Carlo Ginzburg pour la sorcellerie, croient à une nature humaine (mais cette nature humaine est-elle naturelle ou culturelle ?), Meurger n'y croit pas, ou pas encore, ou plus.

En fait, les deux questions soulevées par ce remarquable essai sur le rôle du contexte et sur la nature de ces affaires de rapts (croyances ou expériences ?) renvoie à la question plus générale de l'opposition entre nature et culture (ici entre explication en terme de nature humaine ou en terme de culture), opposition qui conduit souvent à hiérarchiser Nature et Culture au profit de la première (à l'aune de laquelle on devrait se soumettre pour l'explication finale). Mais ne pourrait-on inverser la hiérarchie et rechercher dans la culture l'explication, se demande Meurger. Pour la plupart des analystes habituels du dossier, la solution de l'ovni se trouve dans la physique et non dans la psychologie, à l'extérieur de la personne et non à l'intérieur, mais les premiers comme les seconds proposent, par delà leurs différences, des explications naturalistes : l'ovni est un phénomène extérieur à l'homme ou c'est un phénomène psycho-physiologique (transe). Même dans le cas où l'analyste évacue l'ET, il réduit l'ovni a une expression de la nature humaine, et non de la culture. Le contexte, l'histoire ne sont qu'un décor qui permet à une «scène primordiale» de se répéter devant nous. Selon la formule : la technologie serait le dernier déguisement revêtu par un je-ne-sais-quoi a-historique qui produit ces expériences. Meurger propose une explication qui non seulement se situe résolument du côté de la culture du témoin, mais qui ne conçoit pas la culture comme un simple décor, comme un pardessus qu'enfilerait un phénomène encore auréolé de mystère. La culture est ce phénomène. Nul besoin selon lui de se lancer, derrière le contexte, derrière l'histoire, à la poursuite d'une réalité stable, tangible, permanente, dépourvue d'historicité (qu'il s'agisse d'ET ou de transes), qui a peu de chance d'exister puisque l'ovni est historique et culturel. Les partisans de l'approche naturaliste (Méheust en est-il vraiment un ? Sur ce point, Meurger conclut peut-être un peu vite) et ceux de l'approche culturaliste comme Meurger apprécient bien sûr différemment la part culturelle de l'ovni : là où les premiers diraient «ce n'est donc que de la culture», Meurger ne voit pas dans la culture un produit de seconde zone, dont l'exploration serait moins valorisante que celle de la nature (humaine ou extra-humaine). C'est pour cela qu'il évacue, comme je l'ai noté plus haut, l'hypothèse des transes apatrides formulée par Méheust.

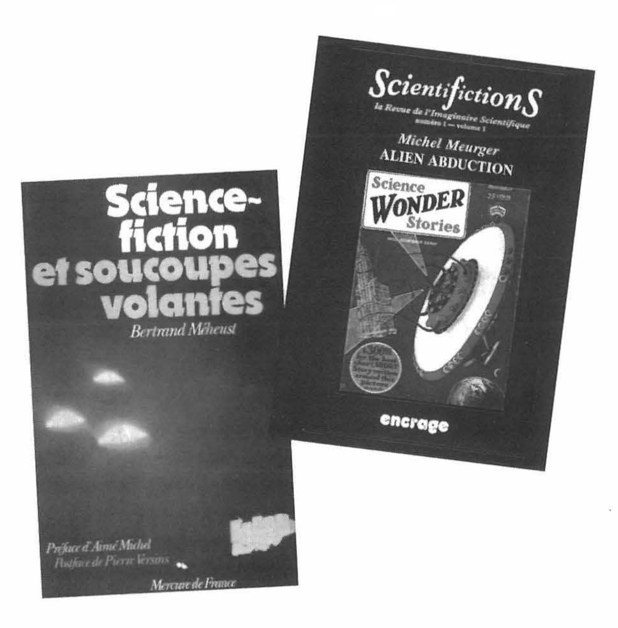
Essayons de prolonger la discussion. En défendant l'idée d'un conditionnement culturel/contextuel, Meurger évacue l'hypothèse de la transe, de l'expérience (hypothèse devenue inutile). Finalement, c'est la Nature qu'il évacue. Seule demeure en lice la culture. Approche qui soulève deux problèmes : 1) y a-t-il une frontière nette entre des explications naturalistes et culturalistes ? Autrement dit, l'éventuelle «transe soucoupique» n'est-elle pas à la fois un processus naturel et culturel ? Ne montre-t-elle pas que la nature humaine a une histoire ? 2) Surtout : ne peut-on aller plus loin et proposer de renverser les explications qui voient l'ovni comme le résultat d'un processus culturel ou naturel pour en faire l'opération qui va produire nature et culture ? Si je pose cette seconde question, c'est parce que je crois qu'au fond, la différence entre Méheust et Meurger n'est pas si fondamentale qu'on pourrait le penser au premier abord. Au-delà de leurs divergences, ils ne remettent pas en question une chose : l'existence de la nature. Qu'ils la mobilisent dans leurs explications ou qu'ils la rejettent, ils ne doutent pas de sa présence, de sa préexistence surtout. Pour Méheust, la culture ovni est le résultat de la nature humaine, pour Meurger elle est seulement culturelle, mais pour les deux, il y a la nature.

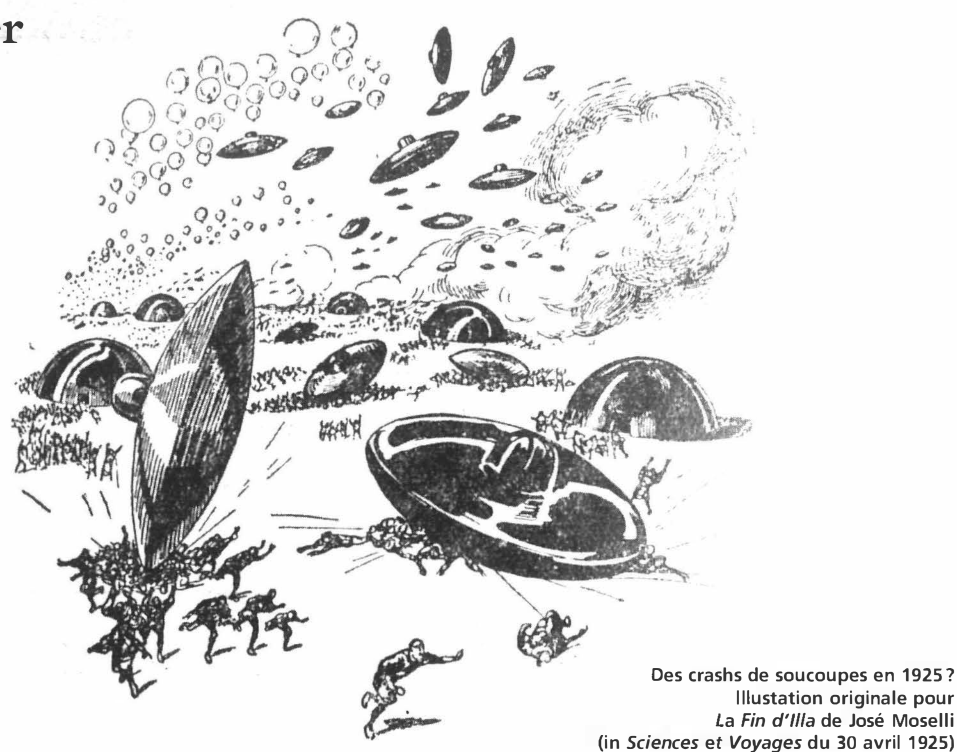
Or, il me semble qu'il faut aller plus loin que ces analyses et reposer le problème de l'ovni (ou de la sorcellerie et du chamanisme) non en choisissant entre nature et culture, mais en suivant la façon dont l'ovni invente la nature et la culture et surtout, le plus souvent, refuse de les inventer comme deux mondes séparés (c'est Meurger qui produit une séparation nette qui n'existe pas en dehors de son analyse).

On peut formuler autrement ces deux questions en s'interrogeant sur la différence entre explication historique et explication sociologique. Là où la démarche de Meurger ne conçoit qu'une vaste généalogie pour expliquer la «croyance» aux rapts extraterrestres, celle de Méheust cherche volontiers, au-delà d'une simple succession causale de thèmes littéraires, une sorte de «scène primitive» commune,

Une revue de luxe

Publiée avec beaucoup de soin et de goût par les éditions Encrage à Amiens (et diffusée par les Belles Lettres), *Scientifictions* propose de se pencher sur l'imaginaire des sciences et des techniques.
Après l'étude de Meurger sur les enlèvements, *Scientifictions* devrait publier, dans un deuxième volume, une étude de Joseph Altairac sur le V7, la soi-disant soucoupe volante mise au point par les ingénieurs du 3e Reich, une étude de l'anthropologue Sherril Mulhern sur les enlèvements sataniques aux USA et enfin une autre étude de Meurger consacrée à l'archéologie culturelle du monstre du Loch Ness.





Des crashs de soucoupes en 1925 ?
Illustation originale pour
La Fin d'Illa de José Moselli
(in *Sciences et Voyages* du 30 avril 1925)

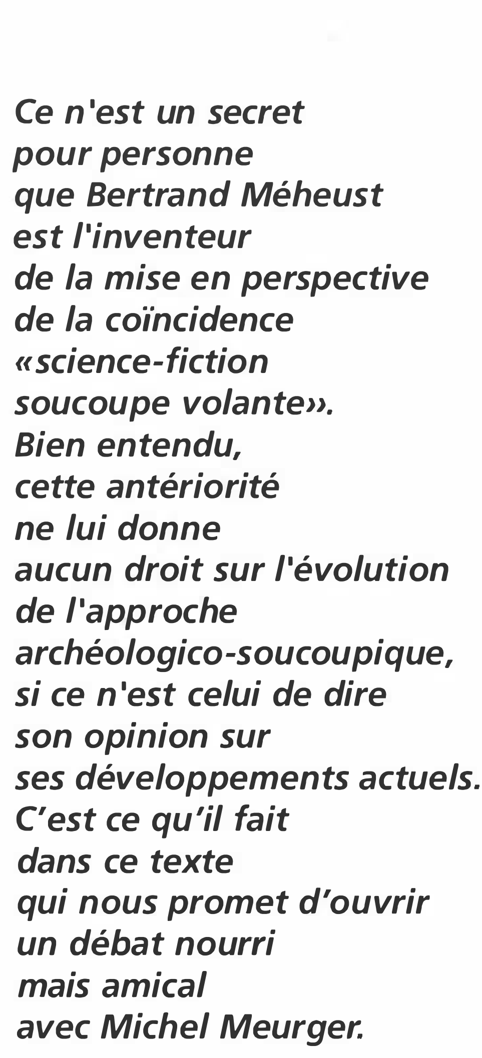
une structure de base qui s'exprimerait de façon différente selon les contextes. Voilà pourquoi le premier refuse de faire appel à des éléments de culture éloignés culturellement là où le second n'hésite pas à mobiliser le chamanisme australien. Pour Meurger, l'approche de Méheust introduit le problème insoluble de la communication entre systèmes culturels profondément différents et ouvre la porte à la question tant débattue en anthropologie des invariants, des aspects transculturels de l'expérience humaine. Meurger trouve sulfureuse (et pour tout dire suspecte idéologiquement - sans doute va-t-il un peu vite en besogne) cette question des invariants. Il refuse d'accorder une place de choix à l'hypothèse d'expériences, comme à celle de structures, de peur de devoir soulever la question de savoir si cette structure renvoie à un fond anthropologique transhistorique. Meurger ranime ici une vieille querelle que l'on croyait dépassée entre historiens et ethnologues (voir le débat entre Lévi-Strauss et Braudel en 1958-1960, et le numéro des *Annales* consacré à «Histoire et structures» en 1971 - tout cela ne nous rajeunit pas) entre les explications par ce qui précède et les explications par la situation telle qu'elle se présente.

Parti de l'exploration d'une énigme, celle des rapts soucoupiques, reléguée dans l'arrière-cour de l'anthropologie, et habituellement délaissée au profit de sujets plus nobles (la sorcellerie, le chamanisme), Michel Meurger — et Bertrand Méheust - nous ramènent finalement à des questions centrales de cette même anthropologie.

Loin de la sempiternelle et pauvre question des motivations des kidnappeurs martiens chère aux ufologues, comme les Américains Budd Hopkins ou David Jacobs, le premier volume de *Scientifictions* (re)lance un débat passionnant. L'exploration que propose Meurger - et qu'avait entamé, peut-être de façon maladroite, Bertrand Méheust voici vingt ans, sans que la plupart de ses lecteurs ne saisissent la portée sociologique (et non seulement ufologique) de son propos - vaut tous les déplacements en soucoupe volante.

L'étude de Meurger promet de renouveler et de susciter des débats qui avaient tendance à s'essouffler.

Pierre Lagrange



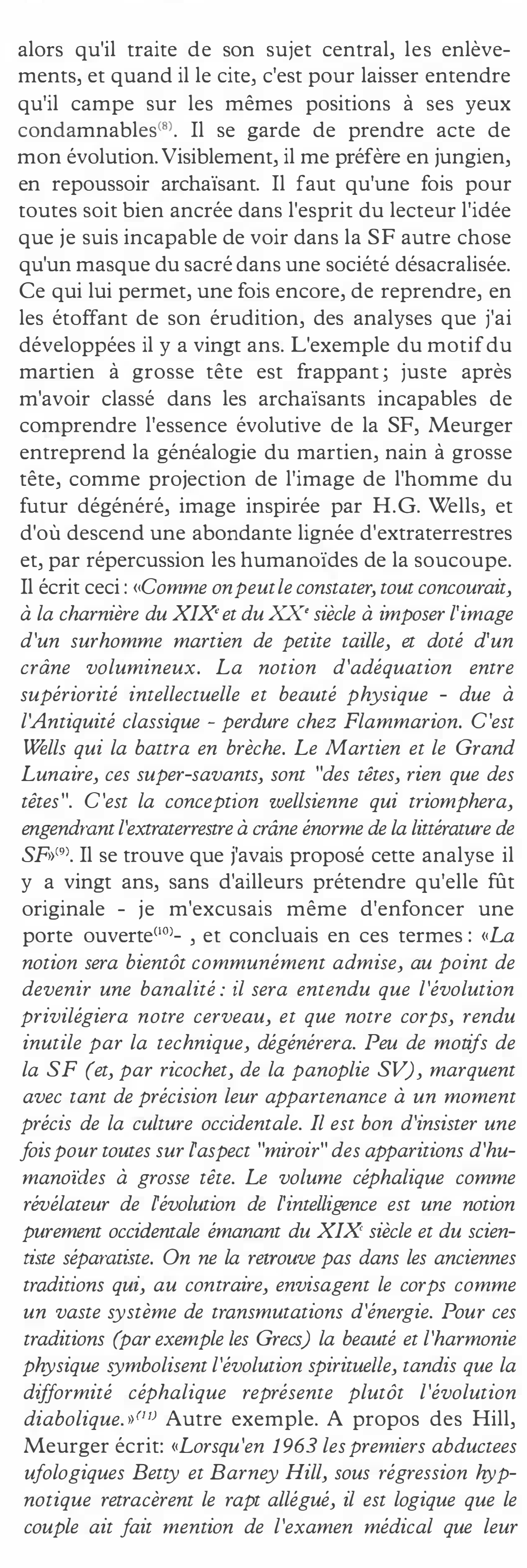
Ce n'est un secret pour personne que Bertrand Méheust est l'inventeur de la mise en perspective de la coïncidence «science-fiction soucoupe volante». Bien entendu, cette antériorité ne lui donne aucun droit sur l'évolution de l'approche archéologico-soucoupique, si ce n'est celui de dire son opinion sur ses développements actuels. C'est ce qu'il fait dans ce texte qui nous promet d'ouvrir un débat nourri mais amical avec Michel Meurger.

L'idée venue des bas fonds

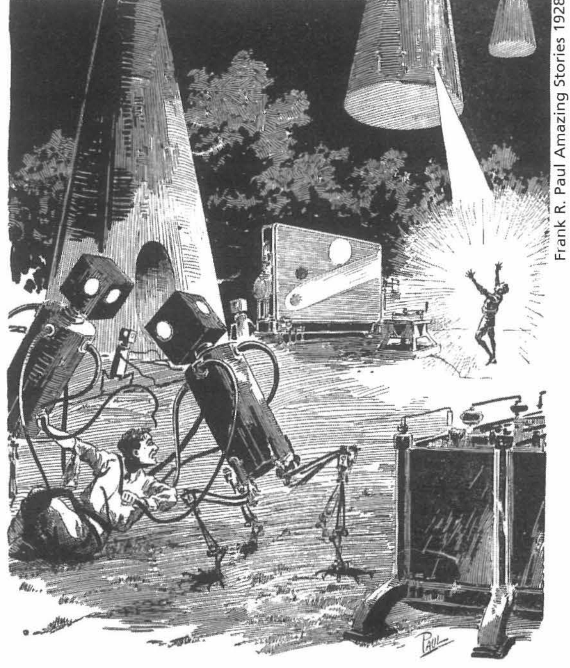
Fondé en 1926, *Amazing Stories* n'est pas n'importe quel *pulp*. Son rédacteur en chef, Hugo Gernsback, est le «fondateur» de la scientifiction (contraction de «scientific fiction», qui donna «science-fiction»). *Amazing* (ici le numéro de juin 1932) publia quelques-unes des plus belles «soucoupes d'avant les soucoupes», des humanoïdes macrocéphales, des enlèvements par rayons... bref, toute la panoplie soucoupique !

Oui, Gérard Klein a raison[1]: *Alien abduction* est certainement ce que l'on a écrit de plus rigoureux et de plus documenté sur l'archéologie des soucoupes volantes. Pour l'éloge, cela suffira, car à trop forcer le paradoxe, il n'y a rien à gagner; quant au contenu du livre de Meurger, il vient d'être détaillé par Pierre Lagrange. Le but de cet article est ailleurs: il s'agit de profiter de l'occasion pour porter sur la place publique un débat et une polémique larvés qui m'opposent à l'auteur depuis une douzaine d'années. Je me limiterai pour le moment à la discussion des thèses défendues par Meurger dans son livre.

Venons-en donc aux questions de fond. Meurger m'a toujours suspecté, plus ou moins implicitement, d'être jungien, de manipuler des concepts sulfureux comme ceux d'archétype, d'inconscient collectif, et d'être attiré par les positions archaïsantes. Dans *Alien abduction*, il en remet à pleine louche. Habité par mon «*daïmon jungien*»[2], idéaliste foncier amateur exclusif de solutions mystérieuses[3], «*adversaire de la modernité*»[4], crispé dans un « *refus de l'histoire* », je n'aurais su voir dans la SF qu'une sorte de pseudomorphose du sacré et je me serais montré tout à fait incapable de saisir la nouveauté, le potentiel d'évolution qu'elle recèle[5]. Tout d'abord, je ne vois pas qu'il faille s'excuser d'être jungien, que ce soit nécessairement un péché contre l'esprit. Ceci posé, il se trouve que je ne suis ni jungien, ni archaïsant. On ne peut même pas dire que je l'aie été à l'époque de mon premier livre. Certes, *Science-fiction et soucoupes volantes*, qui fait appel à des notions jungiennes et durandiennes, aux archétypes notamment[6], prête facilement le flanc à cette critique, pour la plus grande délectation de Meurger. Mais c'est beaucoup m'accorder que de voir dans ces références une idéologie assumée et raisonnée. La réalité est plus triviale; c'est ma culture de l'époque, une culture de rencontre, le bric-à-brac d'un étudiant de philosophie; j'ai bricolé avec ce que j'avais sous la main, du Jung et du Gilbert Durand en l'occurence. Si mes professeurs avaient été lacaniens, j'aurais peut-être bricolé avec du Lacan, ce qui, d'ailleurs, m'aurait valu plus de considération. On dira que le lecteur n'est pas censé savoir qu'il a affaire au bricolage d'un étudiant et que ce n'en est que plus dangereux. Admettons. Mais, alors, pourquoi ne pas prendre acte du fait que quelques années plus tard, dans *Soucoupes volantes et folklore*, je me démarque de ces auteurs et de ces perspectives pour me limiter à un abord empirique très modeste[7], la seule référence à Jung concernant l'amplification des images? Or, ce qui est frappant, c'est que Meurger ne cite pratiquement pas ce livre (dont je ne fais pas grand cas, mais qui a le mérite d'être moins échevelé que le premier),



alors qu'il traite de son sujet central, les enlèvements, et quand il le cite, c'est pour laisser entendre qu'il campe sur les mêmes positions à ses yeux condamnables[8]. Il se garde de prendre acte de mon évolution. Visiblement, il me préfère en jungien, en repoussoir archaïsant. Il faut qu'une fois pour toutes soit bien ancrée dans l'esprit du lecteur l'idée que je suis incapable de voir dans la SF autre chose qu'un masque du sacré dans une société désacralisée. Ce qui lui permet, une fois encore, de reprendre, en les étoffant de son érudition, des analyses que j'ai développées il y a vingt ans. L'exemple du motif du martien à grosse tête est frappant; juste après m'avoir classé dans les archaïsants incapables de comprendre l'essence évolutive de la SF, Meurger entreprend la généalogie du martien, nain à grosse tête, comme projection de l'image de l'homme du futur dégénéré, image inspirée par H.G. Wells, et d'où descend une abondante lignée d'extraterrestres et, par répercussion les humanoïdes de la soucoupe. Il écrit ceci : *«Comme on peut le constater, tout concourait, à la charnière du XIXe et du XXe siècle à imposer l'image d'un surhomme martien de petite taille, et doté d'un crâne volumineux. La notion d'adéquation entre supériorité intellectuelle et beauté physique - due à l'Antiquité classique - perdure chez Flammarion. C'est Wells qui la battra en brèche. Le Martien et le Grand Lunaire, ces super-savants, sont "des têtes, rien que des têtes". C'est la conception wellsienne qui triomphera, engendrant l'extraterrestre à crâne énorme de la littérature de SF»*[9]. Il se trouve que j'avais proposé cette analyse il y a vingt ans, sans d'ailleurs prétendre qu'elle fût originale - je m'excusais même d'enfoncer une porte ouverte[10] - , et concluais en ces termes : *«La notion sera bientôt communément admise, au point de devenir une banalité : il sera entendu que l'évolution privilégiera notre cerveau, et que notre corps, rendu inutile par la technique, dégénérera. Peu de motifs de la SF (et, par ricochet, de la panoplie SV), marquent avec tant de précision leur appartenance à un moment précis de la culture occidentale. Il est bon d'insister une fois pour toutes sur l'aspect "miroir" des apparitions d'humanoïdes à grosse tête. Le volume céphalique comme révélateur de l'évolution de l'intelligence est une notion purement occidentale émanant du XIXe siècle et du scientiste séparatiste. On ne la retrouve pas dans les anciennes traditions qui, au contraire, envisagent le corps comme un vaste système de transmutations d'énergie. Pour ces traditions (par exemple les Grecs) la beauté et l'harmonie physique symbolisent l'évolution spirituelle, tandis que la difformité céphalique représente plutôt l'évolution diabolique.»*[11] Autre exemple. A propos des Hill, Meurger écrit: *«Lorsqu'en 1963 les premiers abductees ufologiques Betty et Barney Hill, sous régression hypnotique retracèrent le rapt allégué, il est logique que le couple ait fait mention de l'examen médical que leur auraient fait subir les "aliens", puisque cette pratique apparaît avec une remarquable fréquence dans les récits de SF antérieurs»*. Pourquoi ne souscrirais-je pas à cette analyse, puisque je l'ai proposée dans *Soucoupes volantes et folklore*? *«Les deux ravis, il va sans dire, n'inventèrent pas ex nihilo une nouvelle mythologie dans le cabinet du médecin. Ils firent plus probablement pendant leur sommeil hypnotique la synthèse imagée de toute une imprégnation subliminale, et cette synthèse "prit". Le succès international de leur récit marque l'influence décisive d'un modèle fondateur.»* Propos inattendus, on en conviendra, sous la plume d'un idéaliste hostile à l'histoire et insensible à la spécificité des moments culturels. Et propos auxquels, bien entendu, il n'est fait aucune référence, comme *à chaque fois* que l'érudition meurgéenne s'engouffre dans mes anciens sentiers.



Meurger me reproche d'affirmer, ou de sous-entendre, l'existence d'une sorte de chaîne qui, des thèmes du folklore traditionnel, courrait, tel un fil d'Ariane, aux enlèvements, mettant ces derniers dans le droit fil du légendaire traditionnel, sans solution de continuité. Ce qui lui permet de me suspecter à nouveau de tomber dans le mirage archaïsant. Or, dans *Soucoupes volantes et folklore*, je n'ai rien écrit de tel ; j'ai même, à plusieurs reprises, *explicitement affirmé le contraire*[12]. Vers 1981 (date de rédaction de *Soucoupes volantes et folklore*, ndlr), mon propos n'est pas de démontrer une telle filiation. Il est simplement de poursuivre le recadrage général de la question amorcé dans le livre précédent, qui permette d'arracher la recherche à l'impasse chosifiante et technicisante. Pourquoi, alors, m'être risqué, dans le domaine,



Quelques autres illustrations de SF: enlèvement d'homme ou de bovin, rayons de lumière, contacts... («L'être étrange sourit et dit: Je suis Numar, de la planète Talamaya»)

neuf pour moi, du folklore, au lieu de continuer à instruire, comme l'a fait Meurger avec son efficacité germanique, le dossier de la SF? Essentiellement parce qu'il m'était apparu que la démonstration de *Science-fiction et soucoupes volantes* n'avait pas suffi, et qu'à mettre les ufologues devant les récits de SF on ne faisait parfois que renforcer leur foi en la réalité objective (au premier degré) des soucoupes. Parce que nous étions en 1981 et qu'à cette époque la SF, pour beaucoup de soucoupistes, restait encore la tache aveugle. Elle n'était pas une production imaginaire, mais définissait la réalité. A cette époque, il me semblait, à tort ou à raison, qu'il fallait d'abord déréaliser la SF, la renvoyer à son statut de récit de productions imaginaires culturellement situées. En mettant le folklore en toile de fond, je pensais donc surtout, à cette époque, creuser une dimension de profondeur supplémentaire susceptible d'abolir, autant que faire se peut, l'illusion réaliste[13]. Le soucoupiste, que les pannes causées par l'avion du savant fou n'avait pas convaincu, allait s'incliner, pensais-je, si on le place devant les histoires de charrettes calées par le diable, et ainsi de suite. Mais quant à savoir comment ce thème avait glissé vers la variante soucoupique, par quels jalons, je mettais prudemment et explicitement la question entre parenthèses, m'estimant, à l'époque, incompétent pour la traiter[14], en me contentant de poser que, de toute évidence, c'est la science-fiction qui avait retravaillé ces thèmes dans notre culture. Je considérais simplement que nous avions affaire à des *possibilités imaginaires* réactualisées dans un nouveau complexe de motifs.

J'ajouterai qu'à mesure que mon travail avançait, j'ai pris de plus en plus conscience de la singularité de la mythologie soucoupique, et plus particulièrement des enlèvements, singularité qui tient à ce que la modernité, particulièrement américaine, a



totalement bouleversé les modes de production de la matière folklorique ; je n'ai cessé d'essayer de montrer, à chaque fois que possible, la resémantisation contemporaine des anciens thèmes, mais Meurger semble s'être appliqué à ne pas le voir[15]. Mon but était bien de montrer que nous avions affaire à un folklore vivant, évolutif; mais, comme je l'écrivais supra, ce folklore, il fallait d'abord l'arracher au réel, à la tache aveugle de la SF, en le faisant se découper sur l'horizon plus lointain du folklore traditionnel. Je ne vois pas en quoi le fait d'effectuer cette mise en perspective relèverait d'une démarche archaïsante et fermée à l'évolution. La mise en perspective des récits d'enlèvements sur le fonds du folklore, me semble-t-il, n'efface nullement leur singularité : elle permet au contraire de la définir. Elle permet de mesurer les transformations, les glissements de sens, les

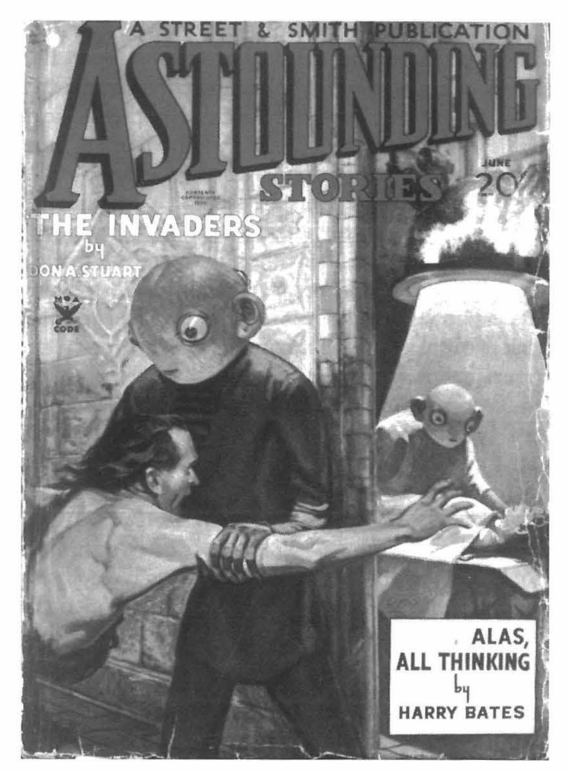
émergences de nouveauté. Elle permet de faire ressortir par contraste la variété des productions imaginaires dans lesquelles entrent ces matériaux anciens. Il faut rappeler cette évidence : on ne peut parler de mouvement que par rapport à un repère ; dire qu'il y a rupture, émergence, etc., n'a de sens que si l'on précise par rapport à quoi, affirmer la singularité de l'ici-maintenant ne se peut que si l'on situe cette singularité sur le fonds de la longue durée des productions imaginaires, comme Jacques le Goff le fait par exemple quand il reconstitue l'histoire du Purgatoire. Et comme Meurger lui-même semble bien ne pouvoir éviter de le faire. L'imaginaire technologique et émergeant de la SF semble ne pouvoir s'expliquer totalement par lui-même, puisque notre historien consacre un chapitre à mettre en perspective l'enlèvement extraterrestre avec les récits de rapts surnaturels du Moyen Age ; d'où il ressort que cet imaginaire est passé par une phase syncrétique, surtout en Angleterre, à partir du XVIIe siècle, quand les anciens récits d'enlèvements par les fées se mêlent, chez un Reginald Scot par exemple, aux projets utopiques de chars volants imaginés, dès cette époque, par des ingénieurs[16]. C'est de cette hybridation que j'ai *pris acte*[17], sans prétendre en retracer la genèse.

Mais voici la poire de discorde, qui concerne la question du vécu. Implicitement, Meurger me reproche une attirance romantique pour cette notion, une survalorisation de ce thème. La thèse que propose Meurger est ce que l'on pourrait appeler «l'effet de récit». Elle suppose que si l'on accumule suffisamment de textes, de données, on s'apercevra que ce que l'on tient pour des événements vécus n'est rien d'autre qu'un effet de rhétorique lié à l'énorme accumulation, dans la culture américaine, des récits de SF. Cette accumulation des récits fera que la question du vécu se dissolvera d'elle-même sans qu' il y ait eu même à la poser. Cette thèse me paraît contenir plusieurs présupposés. Premièrement, elle suppose une foi toute positiviste en la possibilité de parvenir à une sorte de description exhaustive du réel, à une photographie exhaustive de la capillarité de la documentation, dans laquelle les choix et les interprétations du chercheur n'interviendraient pas ; Meurger, pour tout dire, est persuadé qu'il s'efface et qu'il laisse parler la documentation, ce qui est paradoxal pour un auteur qui soutient par ailleurs un constructivisme total. Deuxièmement, il y a là l'idée mécaniste que l'accumulation des données, de façon au moins tendancielle, résout le saut qualitatif que représente le passage de la fiction à l'incarnation subjective, au moins apparente, à la *faction*[18]. Troisièmement, il tend à présenter les récits des ravis comme des reproductions mécaniques mimétiques des récits de SF antérieurs. Or, ce sont là des thèses qui méritent à tout le moins d'être discutées. Le présupposé positiviste que la documentation parle d'elle-même est battu en brèche par les historiens, qui admettent tous aujourd'hui que l'histoire reconstruit le réel en fonction des exigences d'une culture donnée. L'idée que l'on puisse rendre compte de ce saut qualitatif par une accumulation de données me paraît utopique et laisse intact le problème de la *faction* : à un moment donné, il faut toujours faire le saut ; de sorte que la question de la *faction*, de l'incarnation, finit toujours par se poser, ce qui rend toujours nécessaire, en bout de course, la prise en charge du dossier par le psycho-folklore, avec ou sans Jung, avec ou sans Hufford. Enfin, la thèse implicite selon laquelle les récits des ravis, ou des enlevés si l'on y tient, ne seraient que pure reduplication des fictions antérieures me semble réductrice, car elle évacue, précisément, la spécificité de ce registre de la *faction* qui croît dans le prolongement des productions de la fiction ; elle se heurte au fait évident que ces récits possèdent un profil spécifique, qu'ils ne sont pas pure reduplication, mais également invention[19]. Car la *faction* n'est pas la fiction, si elle en procède.

La réduction du vécu, Meurger l'effectue à sa manière oblique, à travers une critique de Hufford. Le folkloriste serait coupable à ses yeux, en valorisant l'expérience folklorique, le «Volk», l'expression spontanée des savoirs populaires occultés par la science abstraite des couches dirigeantes, de sous-entendus anti-intellectualistes[20]. En même temps, il tombe dans un empirisme qui le rend tributaire des sciences de la nature, et lui fait oublier la couche proprement culturelle du folklore[21]. Les chercheurs comme Bullard (et, implicitement, comme Méheust) s'illusionnent en suivant cette voie ; ils sous-estiment la construction culturelle de l'expérience anomalistique et ne voient pas que l'on est confronté à un long travail de construction de la mémoire, qui, avec le temps qui passe, organise ses matériaux pour les faire coïncider avec les stéréotypes fixés par l'écrit[22].

Ce sont là des points de débat importants, auxquels il faudrait consacrer une longue discussion. Je me contenterai de quelques remarques.

1 - On n'est pas obligé, pour essayer de creuser la dimension du vécu, d'adhérer aux thèses du XIXe siècle reprises par Hufford, à la survalorisation des savoirs populaires. Il y a simplement ceci, que le dossier nous confronte à une masse considérable de rapports renvoyant à des événements donnés comme vécus, et qu'il faut bien en faire quelque chose. On n'est pas obligé de glisser vers les conceptions anti intellectualistes ; le lien n'est pas automatique, d'autres voies sont possibles. Par exemple, au XIXe, les magnétiseurs imaginationistes voulaient conquérir au nom de la raison la nouvelle dimension pointée par le somnambulisme ; bien entendu, tout le monde leur est tombé dessus, aussi bien les dogmatiques de la raison, que la réaction religieuse. Meurger, à l'égard de ces approches, pratique le soupçon ; mais qui pratique le soupçon s'expose au soupçon : on peut aussi bien le soupçonner d'amalgamer réaction, anti-intellectualisme et intérêt pour le psycho folklore, pour empêcher son développement.



Extraterrestre à grosse tête, enlèvement d'humains et examen sur table d'opération en 1935, à la une d'*Astounding Stories*.

2 - Le vécu, si l'on parle au sens strict, *ne peut que s'inférer*. La subjectivité est inobservable autrement qu'en soi-même, pour chacun. On doit donc l'inférer à partir du dossier des enlèvements, de façon indirecte, à partir d'une foule d'indices. De ce fait ceux qui veulent le nier doivent également se livrer à une inférence. Plus exactement, à une contre-inférence, puisqu'à première vue le dossier semble établir l'idée que les témoins ont bien, en quelque manière, expérimenté quelque chose ; de sorte que c'est à ceux qui nient le vécu qu'incombe la charge de la preuve. Dire qu' il n' y a pas de vécu, c'est donc également procéder à une interprétation des données. Je ne trouve pas que l'interprétation de Meurger soit convaincante, au vu des données disponibles, qu'elles ne fait qu'effleurer. Affirmer n'est pas démontrer. Le fait incontestable que les récits des témoins répercutent une masse de fictions antérieures ne prouve en rien que ces témoins font seulement fonctionner une sorte de rhétorique. D'autre part, puisqu'il faut choisir entre des interprétations, pourquoi ne pas aller vers l'hypothèse la plus riche, celle qui apporte le plus aux débats, et à ce que l'on croit savoir ?

3 - De même, on n'est pas obligé non plus de suivre l'empirisme de Hufford, sa manière de vouloir saisir l'expérience folklorique dans sa factualité, après l'avoir purifiée de la culture. Cette façon de poser le problème, si Meurger l'a présentée fidèlement, est évidemment naïve, car la culture pénètre la subjectivité jusque dans ses tréfonds. Mais d'autre part, je ne vois pas en quoi le fait d'étudier la construction culturelle d'un thème s'opposerait au fait de le saisir comme expérience vécue, comme Meurger semble le penser. Il y a une construction culturelle des tabous, mais cela ne les empêche pas d'être éprouvés de façon très puissante (le porc provoque chez les musulmans une véritable répulsion) ; et l'un ne va pas sans l'autre. Par ailleurs saisir cette incarnation du tabou n'oblige pas à renoncer à l'empirisme, cela oblige seulement à renoncer à l'idée que l'on saisit une factualité naturelle. Cela conduit à un empirisme au deuxième degré : ce qui s'observe, c'est le système formé par la croyance, en tant que représentation déposée dans des textes, des récits, etc., celui qui la vit, et ceux qui la canalisent et la produisent par leur intervention même. La répulsion que le porc provoque chez les musulmans n'est pas un fait naturel, c'est un fait culturel et subjectif en même temps, et en fait observable. Observer l'incarnation subjective des croyances chez les enlevés ne relève pas d'une démarche fondamentalement différente, et j'avoue ne pas saisir pourquoi cela poserait tant de problèmes, et menacerait notre culture dans ses fondements. Il ne s'agit pas par ailleurs de donner la «primauté» au vécu, comme Meurger le reproche à Hufford, mais de le décrire comme un moment dans un cycle.

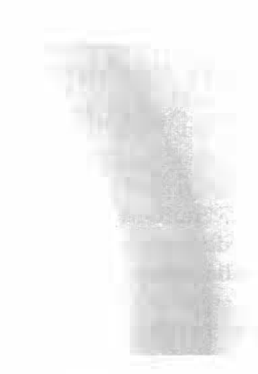
4 - Ceci posé, quand j' écrivais que l'incarnation subjective des croyances est un fait indéniable, je n'ai jamais voulu dire que cette incarnation se produit toujours avec l'intensité massive des vécus de la transe, de façon immédiate et spontanée, et c'est pour cela que j'ai esquissé une échelle de possibilités, impliquant des modalités, des intensités très variables[23]. Dans cette perspective le vécu de la transe serait la limite supérieure de l'ancrage subjectif, et sa limite inférieure serait le «comme si». Reprécisons donc ces notions. Il y a «vécu», «ancrage

subjectif», dès lors qu'un stéréotype du folklore, en l'occurence l'enlèvement par les extraterrestres, se donne à certaines personnes avec l'effet d'évidence du réel, *quels que soient les mécanismes psychologiques qui ont présidé à cette illusion*. Ainsi définie, la réalité de la *faction* est imparable, et les exemples donnés par Meurger ne font que la corroborer. Lorsqu'une personne, à travers un processus de mémoire aussi long et tortueux que l'on voudra, finit par se souvenir qu'elle a été enlevée par les extraterrestres, à en être absolument persuadée, il y a ancrage subjectif, sous cette forme là. Lorsqu'une personne «revit» en hypnose son enlèvement, il y a ancrage subjectif. Et comme la plupart des témoignages actuels d'enlèvements, aux Etats-Unis, sont produits par l'hypnose, il en résulte, CQFD, que la mythologie des enlèvements est déjà, par ce biais, une mythologie vécue. Ceci posé, parler du vécu, aujourd'hui, ce n'est pas produire une explication claire et définitive, c'est avouer une perplexité, et ouvrir un chantier.

5 - Mais qui ne voit que la réduction des enlèvements aux récits permet de réintégrer le folklore soucoupique dans le giron des approches classiques; qui ne voit qu'elle permet aux études soucoupiques de recevoir enfin le baptême académique ? Meurger, tout en portant la recherche sur les enlèvements à un niveau de rigueur et de documentation inégalé, me semble par ailleurs avoir appauvri sur ce point ce que j'avais entrevu, mais sur lequel, aujourd'hui, je persiste et signe. Il fait passer aux oubliettes ce par quoi le dossier des enlèvements pouvait, éventuellement, interpeller le folklore, la sociologie, en le confrontant à des matériaux empiriques nouveaux. Il donne des gages à l'institution, qui est en général satisfaite d'apprendre que les choses sont bien comme elle l'a toujours professé[24]. Il suffit, pour s'en rendre compte, de constater que l'article de Gérard Klein s'ouvre sur ce titre en caractères gras, qui est censé résumer le propos d'ensemble : «*Contrairement à ce que l'on croit souvent, les récits de soucoupes volantes ne sont pas le produit déformé de témoignages visuels*» : il peut se faire que l'auteur de ce titre, qu'il s'agisse de Gérard Klein ou plus probablement d'un journaliste de *La Recherche*, ait voulu dire : «contrairement à ce que l'on croit souvent, les récits de soucoupes volantes ne sont pas le produit déformé de témoignages visuels d'objets non identifiés». Dans ce cas, le sens de la formule serait évidemment différent. Mais l'ambiguïté de la formulation est telle que, dans son interprétation la plus évidente, et étant donné par ailleurs le contenu de l'article de Gérard Klein, elle aboutit à éliminer tout arrière-plan subjectif et à faire des récits d'ovnis de simples légendes technologiques, de simples rumeurs qui n'ont pas pour point de départ un événement doté de coordonnées. Or, cette thèse est insoutenable aujourd'hui : tous les chercheurs sont d'accord pour admettre que l'immense majorité des témoignages d'ovnis sont précisément, rencontres du troisième type compris, des processus psychologiques déclenchés par des stimuli mal interprétés, sur lesquels ont été projetés des matériaux culturels issus de la science-fiction; les stimuli en question pouvant être des événements physiques, mais aussi, comme cela semble être le plus souvent le cas dans les enlèvements, des *événements banals de la vie mentale* (comme par exemple les épisodes amnésiques, les phobies, etc.) que la culture soucoupique valorise et interprète, et à partir desquels les sujets construisent leurs expériences.

Ce que ce titre de *La Recherche* semble vouloir suggérer au lecteur, c'est que la soucoupe se réduit intégralement à des récits; vingt ans de recherche se trouvent ainsi balayés par ce titre anodin, et nous voici de retour à une soucoupe épistémologiquement correcte.

Bertrand Méheust



Notes et Références

(1) Gérard Klein, "Archéologie des soucoupes volantes", *La Recherche*, mai 1996, pp. 24-25.
(2) *Alien Abduction*, p. 15.
(3) Ibid, p. 103.
(4) Ibid, p. 16.
(5) Ibid, p. 16.
(6) Encore faut-il préciser qu'à l'époque les structures anthropologiques de l'imaginaire selon Gilbert Durand ne sont pas encore chargées des connotations ontologiques et archaïsantes qu'elles revêtiront par la suite chez certains chercheurs. C'est une variante figurative des structures abstraites de Levi-Strauss. Ce que Durand appelle le «*structuralisme figuratif*».
(7) "*Ne suis-je pas, par exemple, en train de me référer en sous-main à ces universaux hypothétiques que sont les archétypes de l'inconscient collectif ? N'y a-t-il pas, dans cette quête des antécédents, le mirage archaïsant qui fascina les folkloristes du XIXe siècle ? La nature essentiellement pragmatique de mon propos me préservera, je l'espère, de ces extrapolations philosophiques. Mon but se limite à montrer que les événements soucoupiques ne peuvent plus être interprétés comme des données opaques et objectives et doivent se lire comme le déploiement de significations collectives. Le problème de savoir s'il existe des universaux de l'esprit humain dépasse totalement le cadre de ce livre*» (p. 46). Et en note : "*On ne peut déduire leur existence (des archétypes) de la stabilité des thèmes et motifs du folklore, car il faudrait prouver que cette disposition à inventer les mêmes fictions engage à jamais l'espèce. Or, notre recul temporel est trop court. Nietzsche faisait remarquer (*Humain trop humain, *aphorisme 41), que seule la brièveté de la vie humaine fait croire à la permanence de la personnalité. Si nous vivions 80 000 ans, nous actualiserions tour à tour toutes les potentialités de l'expérience. De même les fameux archétypes ne sont-ils peut-être que des stabilités passagères qu'en être éphémères nous hypostasions en configurations intemporelles*" (p. 160, note 29).
(8) *Alien abduction*, p. 86, note 270 ; p. 280, note 721.
(9) Ibid, p. 61.
(10) *Science-fiction et soucoupes volantes*, p. 130.
(11) Ibid, p. 130.
(12) "*Un historien comme Paul Veyne nous apprend à nous défier des fausses continuités. Chaque événement, chaque configuration historique est le produit d'innombrables facteurs dont la conjonction ne se verra jamais plus.(-) Ce que l'historien fait jouer pour les événements et les pratiques doit aussi pouvoir s'entendre des croyances et des expériences qu'elles informent. L'imagerie des RR 3-4, on va le voir, est une de ces figures singulières qui jalonnent le légendaire collectif. Je n'ai donc pas l'intention de prouver que la soucoupe est l'héritière directe de telle ou telle fantasmagorie agréée du folklore fantastique. Plus simplement, je vais reconnaître les figures récurrentes du kaléidoscope, afin de monter comment ces dernières prennent un sens différent en entrant dans une composition authentiquement contemporaine.*" (p. 48)
(13) "*L'ethnographe penché sur un corps de légendes fantastiques (la Chasse sauvage par exemple) n'a plus à prouver sa nature folklorique, qui lui est donnée d'office. Or, en matière d'ovni, la démonstration reste à faire, car une mythologie vivante est en général interprétée par ceux qu'elle implique dans un sens littéral. Pour dissiper cette lecture naïve, pour "déchosifier" les rapports, il me faudra donc mettre en place un jeu de correspondances historiques, avec tous les risques de dérapages que cette démarche implique*". (p. 12.) «*Seul le recul historique permet d'instaurer une distance critique avec nos propres mythologies, et de prendre sur le fait un folklore natif, car ce dernier se confond en général, pour ceux qui le vivent, avec la réalité même (-). Ainsi les pannes de moteur, souvent considérées aujourd'hui comme des péripéties gratuites et totalement inédites, se dévoileront comme des événements signifiants lorsqu'on connaîtra les vieilles histoires de charrettes stoppées par les êtres surnaturels qui leur font écho dans la mémoire collective. Il ne sera plus possible d'interpréter au premier degré des récits qui, de proche en proche, sont reliés à des légendes dont le temps a démasqué la teneur magico-religieuse.*" (p.45).
(14) De ce que je viens d'écrire, il ressort qu'à l'époque je me déterminais surtout par rapport au milieu soucoupique. Issu de ce dernier, j'écrivais contre les soucoupistes, mais pour les soucoupistes. Meurger me l'a (verbalement) reproché. Il m'a reproché de ne pas m'être assez distancié de ce milieu, de ne pas avoir pris assez de champ, de ne pas avoir écrit directement pour les anthropologues, pour lesquels, le lien au folklore étant acquis d'office, ce qui importait, c'était d'en dessiner les ramifications de détail. J'aurais dû surgir, en 1976, armé de pied en cap de la culture et du cheminement nécessaire. J'aurais dû, en somme, être un universitaire ou un chercheur du CNRS. Mais les faits sont là : aucun chercheur professionnel ne s'est présenté à l'époque pour effectuer ce travail, et pour cause. En effet, pour entreprendre cette mise en perspective, il fallait prendre de la distance, il va de soi, avec le premier degré chosifiant; mais il fallait aussi se distancier du mépris dans lequel les anthropologues ont longtemps tenu (et tiennent encore, malgré quelques ouvertures) ce genre d'objet ; en d'autres termes, pour remonter une telle pente, il fallait avoir valorisé l'objet pendant l'adolescence, il fallait avoir rêvé à travers lui, il fallait, en somme, y avoir cru en quelque manière. Or, la première condition supposant la seconde (car, pour étudier le sujet, il fallait avoir les documents, avoir exploré le réseau, établi des relations avec les chercheurs, etc.), il ressort de tout cela que l'idée ne pouvait guère, hélas, que germer dans les bas-fonds soucoupiques. On voudra bien m'excuser du peu. Ce qui explique que maintenant, il faille la baptiser par l'artifice un peu désuet des coupures épistémologiques. C'est la loi du genre.
(15) "*On doit, pour comprendre le contenu des rapports, tenir les deux bouts de la chaîne. A n'envisager que le présent, on se méprend sur la signification des témoignages, que l'on lit au premier degré. En revanche, en ne considérant que le passé, on oublie la créativité de l'imaginaire soucoupique. La saga des ovnis, en effet, n'est pas pure répétition du même; elle introduit des nouveautés dans le légendaire fantastique.*" (p. 92.) (-) "*Cet étrange montage d'ingrédients disparate porte peut-être la marque du laboratoire où il s'est effectué. Ce n'est probablement pas un hasard si la soucoupe est née dans l'Amérique d'après guerre, et si elle s'est diffusée, par la suite si rapidement sur les cinq continents. Les USA sont, comme on le sait, une sorte de creuset où sont venues se fondre les mythologies de nombreux peuples, ils constituent depuis près d'un siècle le laboratoire des techniques et des fantasmes. Ce n'est donc pas un hasard non plus si la dite soucoupe, qui tend à se faire rare dans les pays européens, continue de bien se porter aux USA ; selon le joli mot de Jacques Scornaux, elle se serait* "repliée vers son lieu de naissance", *vers le réservoir de l'imaginaire contemporain.*" (p. 92.)
(16) *Alien Abduction*, p. 33.
(17) "*Ainsi l'association quasi systématique, dans les rapports de RR4, des personnages naniformes, des vaisseaux aériens et des féeries lumineuses, n'a pas d'équivalent dans le folklore traditionnel. Le chercheur Frédéric Dumerchat remarque fort justement que, dans les récits relatifs aux fées et aux lutins,* "la dimension spatiale est absente au profit de la dimension chtonienne". *Le petit peuple habite la terre, les grottes, fréquente les sources, il ne vient pas du ciel.(-). Par ailleurs, comme le remarque encore l'auteur précité,* "l'objet lumineux est absent dans le corpus de ces anciennes manifestations." *Il faudra attendre le milieu du XXe siècle pour que surgissent dans les rapports de RR3-4 ces traits jusque là séparés. Or cette association nouvelle n'est pas tombée du ciel : elle a été ridée au préalable par les écrivains de science-fiction, avant de s'inscrire dans le vécu.*" (*Soucoupes volantes et folklore*, p. 92.)
(18) Jeu de mots anglais, de *fact* et *fiction*, que je dois, si mes souvenirs sont exacts, à l'ufologue britannique John Spencer.
(19) Gérard Klein écrit dans son article de *La Recherche* que l'imaginaire des récits d'enlèvements est plus pauvre que celui de la SF écrite. C'est une évidence, mais c'est aussi un point contestable. On ne peut comparer que ce qui est comparable, et la *faction* n'est pas la fiction. Autant faire remarquer que les moyens dont dispose le théâtre sont très pauvres à coté de ceux dont dispose le cinéma, surtout aujourd'hui avec les images de synthèse ! Mais le théâtre n'est pas le cinéma. Ce qui importe, c'est de dégager un registre et de l'étudier, en mettant autant que faire se peut entre parenthèses ce genre de jugements de valeur.
(20) *Alien abduction*, p. 244.
(21) Ibid, p. 245.
(22) Ibid, pp. 248-249.
(23) *Soucoupes volantes et folklore*, Rudiments de psycho folklore, troisième partie.
(24) La hantise du psychologisme, parfois assimilée à une sorte de péché contre l'esprit, est en effet un trait prégnant de notre univers intellectuel. Sur ce point, voir l'analyse de Serge Moscovici, La machine à faire des dieux, Fayard, 1988.

Un entretien avec Isabelle Stengers

Isabelle Stengers est philosophe et historienne des sciences, chargée de cours à l'Université Libre de Bruxelles.
Dans cet entretien exclusif, réalisé par l'historien Jacques Baynac pour Arte (soirée Théma sur les ovnis diffusée le 17 mars 1996), Isabelle Stengers s'exprime sur les rapports entre science et société, sur l'intérêt qu'une gestion saine du dossier ovni pourrait représenter pour la démocratie...

Jacques Baynac : - **Au fond, la première question que j'ai envie de vous poser est la suivante : qu'êtes-vous allé faire dans cette galère des ovnis ?**
Isabelle Stengers : - Je ne connais pas grand-chose aux ovnis. Ce que je connais un peu, c'est la SOBEPS, pour moi un groupe assez exceptionnel qui a maintenu une attitude d'exigence : «Restons à l'épreuve des ovnis, n'essayons pas d'expliquer ce que c'est, tâchons d'interviewer les témoins de telle sorte que leurs témoignages puissent nous apprendre éventuellement quelque chose et, surtout, ne devenons pas sectaire, afin de pouvoir tenter d'intéresser des gens "non-croyants"». Moi, par exemple.
- Alors justement, vous venez d'employer déjà deux mots qui sont un peu étranges, dans votre bouche en tout cas : «croyants» et «non-croyants». En fait, ce n'est pas une histoire de croyance. Quantité de gens affirment avoir vu un phénomène : on ne sait pas ce que c'est et on voudrait bien savoir. C'est un phénomène qui, semble-t-il, à première vue, a toutes les apparences de l'objet scientifique par excellence. Or, à quelques exceptions près, on s'aperçoit que les scientifiques, pas plus d'ailleurs que les politiques, ne veulent en entendre parler. D'où ma question : pourquoi les scientifiques ont-ils une attitude de déni, pratiquement systématique, à l'égard du phénomène ovni ?
- L'opposition entre croyance et non-croyance qui singularise curieusement ce phénomène ovni est, je crois, une pathologie et un symptôme du rôle des sciences dans nos sociétés.

Les scientifiques aiment avoir l'initiative des questions. Lorsqu'un phénomène se produit en dehors de toute initiative de leur part, n'importe où, n'importe comment, devant n'importe qui, ils n'aiment pas ça du tout. A priori, ils sont alors dans la même position que n'importe qui, ils n'ont pas d'approche qui les spécifierait. A ce moment-là - et c'est ce qui m'intéresse dans les ovnis car le symptôme apparaît bien - ils sont toujours tentés de disqualifier le phénomène et les témoins, de mettre l'ensemble sous le signe de la croyance, de prendre un ton pédagogique, rappelant les vertus de la rationalité scientifique. J'y vois le symptôme de quelque chose de pathologique, à mon sens, parce que bien évidemment, beaucoup de phénomènes nous posent problème sans que les scientifiques aient pris la moindre initiative. Se donner le droit de les disqualifier sous prétexte qu'ils ne se prêtent pas à une démarche scientifique visant la reproduction et la preuve est donc une très mauvaise habitude, qui se révèle notamment autour de ce phénomène ovni, et qui met en danger des relations démocratiques entre science et société.
- Alors justement, s'ils ne prennent pas en charge le phénomène, ça veut dire qu'ils l'abandonnent à des amateurs, éventuellement à des incompétents, voire à des gens qui ont des idées, disons un peu bizarres. Et là, ça devient pathologique, non ?
- C'est un cercle vicieux. Dans la mesure où les scientifiques disqualifient le phénomène a priori (je ne dis pas qu'ils devraient crier aux extraterrestres, ce serait idiot) en mettant l'ensemble sous le signe de la croyance et de l'irrationalité, bien évidemment ils font le vide autour du phénomène. Et ceux qui s'y intéressent - sauf la SOBEPS ou d'autres cas exceptionnels - sont mis dans une situation extrêmement malsaine, qui risque toujours de les transformer en caricature d'eux-mêmes. C'est un facteur de création de sectes.



Entrée en contact avec la Société Belge d'Etude des Phénomènes Spatiaux (SOBEPS) à l'occasion de la fameuse vague d'ovnis en Belgique, Isabelle Stengers signa la préface («L'anomalie belge») du deuxième livre de la SOBEPS sur ce sujet.

- Est-ce qu'on est en droit de dire, sur la base de ces raisonnements, que refusant au phénomène le caractère de réalité, ils le rejettent, au fond, dans la virtualité ?
- Il est typique de voir des scientifiques faire la leçon à ceux qui s'intéressent aux ovnis : «les ovnis sont un phénomène purement sociologique» ou «purement langagier». Non seulement, ils ne s'intéressent pas au phénomène, mais ils le transforment en occasion d'apprendre au bon peuple crédule ce qu'est la science, ce qu'est un véritable objet scientifique. Il en résulte un contraste assez évident entre un ovni et un objet scientifique, les scientifiques n'ayant pas encore inventé la manière de s'intéresser au premier. Mais ils font de ce contraste, non pas le signe d'un problème - comment étudier quelque chose d'aussi erratique - mais le signe d'une disqualification. Ils font de ce contraste, qui pour moi signifie : "Il n'y a pas encore de véritable invention scientifique dans ce domaine", une manière de dire : "Ça n'existe que sur le mode sociologique, sur le mode rhétorique, sur le mode des on-dit, sur le mode des sciences humaines". Pour eux, l'objet d'interrogation légitime n'est pas du tout cette chose qu'on observe de temps en temps dans le ciel, c'est la question de la crédulité : qu'est-ce qui fait que des gens peuvent croire ?
- Alors cette première disqualification par les scientifiques de l'objet, de l'étude et du phénomène a l'air de se doubler aussi d'une disqualification par les politiques.
- On pourrait dire que le phénomène ovni est doublement démocratique. D'une part, n'importe qui peut y avoir affaire, n'importe quand et n'importe où. D'autre part, il pose un problème public, les citoyens attendent qu'on s'occupe de la question, qu'on tente de faire la lumière. Mais voilà, dans notre monde, quand un politique ne peut pas avoir l'air de connaître la solution d'un problème, il a très peu tendance à s'y intéresser. Les politiques n'aiment pas le désordre ou le risque. Dans la mesure où ils auraient le soutien des scientifiques, ils pourraient dire : "Voilà, nous faisons quelque chose, nous faisons face aux problèmes qui préoccupent la population". Mais comme ce n'est pas le cas... Ils préfèrent donner aux scientifiques le rôle de rassurer la population, de l'édifier, de la faire taire, il y a donc là un problème pour la démocratie.

Je dirais même que la manière dont les questions du public sont traitées dans ce cas est inquiétante pour l'avenir. Il y aura de plus en plus de problèmes qui intéresseront et inquiéteront les citoyens, et par rapport auxquels les scientifiques n'auront pas pris l'initiative, les politiques n'auront pas de vraies réponses, de bonnes réponses toutes faites. Eh bien, si on laisse aller ainsi les problèmes qui vont se poser, si on les tait et les disqualifie, nous sommes très mal partis. Pour ce qui me concerne, les ovnis sont un cas de figure où nous pourrions apprendre à faire autrement, apprendre à faire face à un problème, apprendre à subir l'épreuve du problème, à tenter d'inventer ce que nous dit ce problème. Bref, profiter de ce que, finalement, il n'y a pas d'urgence pour apprendre. Les autres problèmes qui se poseront à nous pourraient être beaucoup plus urgents. J'aimerais bien qu'on apprenne ce qu'ont à nous dire ces ovnis, quoi qu'ils soient, dans cette situation froide, ou tiède, où nous avons le temps d'inventer.
- En somme, si je comprends bien, vous êtes en train de nous dire que la politique et le politique, ne remplissent plus du tout leur rôle... sauf au jour le jour.
- Disons que les politiciens - comme tout le monde, je dois dire - ne posent les problèmes que quand ils s'y sentent forcés. Poser un problème n'est jamais quelque chose de facile : accepter de poser un problème sans qu'il y ait une pression qui vous y force, c'est quelque chose de très très rare.

Les politiciens ne sont pas des gens d'une qualité rare. Ils sont comme tout le monde. Ce qui nous fait défaut ce n'est pas tant des hommes politiques lucides ou héroïques, mais des dispositifs qui permettent à un problème qui se pose à des gens anonymes - qui ne sont d'aucun parti, qui ne sont d'aucune secte, des gens «à qui ça arrive» - à un problème anonyme, donc, de ne pas être escamoté, d'être pris en considération. Nous manquons terriblement de relais, et vers les scientifiques, et vers les politiques, qui permettent à un problème de se formuler de telle sorte qu'il faille le prendre au sérieux. Il y a une terrible stratification entre les problèmes acceptés par les scientifiques ou par les politiques, et tous les autres problèmes qui échappent, et qui continuent de manière incontrôlable à être disqualifiés, désignés comme purement irrationnels, et qui dès lors ne progressent pas, ne sont pas matière à invention.

- Alors, finalement si, dans leur ensemble, ni les scientifiques, ni les politiques ne prennent en charge le problème... qui en hérite ? Qui le gère? Qui cherche?

- Eh bien, pour le moment, je dirais que ceux qui réussissent à s'intéresser aux ovnis, qui réussissent à faire exister ce problème et à le rendre insistant sans tomber dans une caricature sectaire, sont des aventuriers de la démocratie. Si ce problème réussit à s'inventer au sens où nous puissions progresser à son sujet, ce sera à cause d'associations de citoyens, un peu comme la SOBEPS, qui réussissent à échapper à la caricature, et même à communiquer cet intérêt à des scientifiques qui ne sont pas déjà dans le camp de la disqualification. Disons que la démarche de ces groupes de citoyens intéressés, mais non sectaires, c'est l'une des chances d'une aventure démocratique dans ce domaine obscur.

- Et si on trouve ce qui se passe? Si on trouve la réponse à la question: qu'est-ce que l'ovni?

- Il y a deux cas de figures. Ou bien ce que pensent les sectes est brutalement confirmé. Ce serait bel et bien un phénomène comme nous n'en avons jamais eu sur Terre, c'est-à-dire un phénomène qui à la fois n'est pas humain, et pourtant traduit une intention. Nous serions le jouet des intentions des autres et nous ne pourrions pas prévoir. Il est évident que si un ovni choisit un beau jour de descendre devant la Maison Blanche, c'est pas nous qui aurons trouvé, c'est eux qui auraient, d'une manière ou d'une autre, décidé que le temps des doutes et des hésitations est fini. Mais ça, c'est donc une histoire qui, à la limite, ne nous concerne pas, puisque dans cette hypothèse-là, ce sont les intentions des autres qui priment.

Si par contre nous restons dans cette incertitude, s'il n'y a pas de coup de théâtre, s'il n'y a pas l'équivalent de la pluie des météores, qui force les académiciens français à reconnaître que les météorites existent, alors la chose la plus intéressante est de voir comment les scientifiques pourraient arriver à quelque chose de plus fiable que la simple observation «J'ai vu. J'ai - parfois - pris une photo, elle est trouble, etc.». Comment s'organiser pour que nous en apprenions plus sur le phénomène ? L'intérêt, pour moi, c'est cette organisation, la manière dont les scientifiques et les autres peuvent devenir capables d'une attitude pertinente par rapport à un problème qu'ils n'ont pas posé. Et de ce point de vue-là, que l'on progresse en comprenant que c'était évidemment des phénomènes météorologiques totalement inconnus, ou d'autres types de phénomènes, mais qui n'ont rien à voir avec une intention extraterrestre, est secondaire. L'intéressant c'est que les scientifiques auront inventé une pratique pertinente par rapport à un problème qu'ils n'avaient pas posé et qu'ils auront renoncé à l'attitude facile qui consiste à nier le problème, de le disqualifier, en renvoyant la chose à l'incertitude des observations individuelles.

- Ces aventuriers de la démocratie, auxquels vous venez de faire allusion, et qui sont en ce moment assez rares, ne sont-ils pas, par définition, des gens qui sont en dehors de l'idéologie officielle qu'est devenue la science?

- Il y a une idéologie officielle de la science - et on la voit fonctionner pleinement à propos des ovnis - qui est une idéologie moralisante, où on apprend au non-scientifique pourquoi il ne doit pas prendre au sérieux ce genre de racontars. Et la science devient alors une instance morale capable de faire la différence entre ce qui est digne de foi et ce à quoi il faut tourner le dos. Ce n'est qu'une idéologie au sens où les scientifiques se gardent bien d'y recourir entre eux. Si un scientifique s'avisait de parler à un scientifique, un collègue dont il dépend, sur ce mode-là, il serait lui-même ridiculisé immédiatement par ce collègue. Le problème de la science n'est donc pas qu'elle soit totalement envahie d'idéologie, le problème, c'est la différence entre les pratiques des scientifiques entre eux (où ils savent très bien qu'il faut inventer les questions, et qu'un phénomène intéressant et reproductible, c'est plutôt rare et ça demande beaucoup de travail) et la manière dont les scientifiques se tournent vers l'extérieur, comme si la différence entre science et non-science était donnée, comme si tous les phénomènes dignes d'intérêt répondaient aux critères de nos sciences. Ce qui est intéressant dans ces aventures de la démocratie, c'est qu'apparaissent et puissent s'exprimer des scientifiques qui parlent au public de la même façon qu'ils parlent entre eux - c'est-à-dire: «Nous avons un problème et nous ne savons pas encore comment le traiter de manière pertinente». Cette pratique effective et inventive des scientifiques entre eux deviendrait aussi l'image que les scientifiques donnent à l'extérieur. Tant qu'il y aura deux discours, celui des scientifiques entre eux (qui inventent et qui se créent des épreuves) et celui des scientifiques vers l'extérieur (qui pontifient et qui disent: «Ceci n'est pas un objet scientifique», comme si ces objets étaient donnés), eh bien, la démocratie est très mal partie, en tout cas elle n'existe pas entre pratique scientifique et pratique politique, ou pratique sociale, ou pratique culturelle, c'est-à-dire l'ensemble des pratiques où se négocient les problèmes qui intéressent les citoyens.



Auteurs de plusieurs ouvrages (*La Nouvelle alliance* avec Ilya Prigogine, *L'hypnose*, avec Léon Chertok ou *Médecins et sorciers* avec Tobbie Nathan), Isabelle Stengers vient de publier *La volonté de faire science: à propos de la psychanalyse*, sur les contradictions et la suffisance de la psychanalyse (aux Empêcheurs de penser en rond).

- C'est extrêmement inquiétant, ce que vous dites là et que je traduis immédiatement: double langage scientifique, phénomène de sectes, coupure, schizophrénie pratiquement, sociale et politique, entre le milieu scientifique et la société dans laquelle il vit, qui le génère et qui l'entretient. C'est presque l'histoire du savant fou, que vous me racontez là.

- Eh bien, les histoires de science et de société sont souvent des histoires de pouvoir. Ce qui m'intéresse à propos de la science, c'est qu'elle est effectivement pouvoir d'inventer des questions, pouvoir d'approcher un phénomène de manière pertinente, et ce pouvoir-là est positif. C'est un pouvoir d'invention. Il est possible, c'est mon espoir, que si tant de scientifiques s'adressent au «peuple» avec les mots du pouvoir usuels, avec les mots de la disqualification, c'est d'abord par insécurité: ils ne savent pas comment leur expliquer à eux, non-scientifiques, quels sont leurs risques. Ils craignent d'être mal compris, de décevoir, d'être disqualifiés s'ils ne peuvent se présenter comme armés par les certitudes d'une méthode objective. La possibilité de sortir de ce face-à-face complètement stérile, qui stratifie les discours et profite toujours à ceux qui n'ont pas grand chose à voir avec la démocratie, sauf lorsqu'ils peuvent s'en servir, implique que les scientifiques apprennent qu'ils peuvent intéresser le public avec leurs questions et non pas avec leur façade moralisatrice. Et c'est ce qui se passe notamment avec ce phénomène ovni. La grande beauté de la SOBEPS, c'est qu'elle a pu attirer des scientifiques de la qualité d'un Léon Brenig ou d'un Auguste Meessen (pas d'un Jean-Pierre Petit). Et c'est parce que j'ai constaté cela que je m'y suis intéressée. Cela montre que lorsque des scientifiques acceptent de se laisser intéresser par des aventuriers honnêtes et non par des sectes, leur discours adressé au public devient beaucoup plus proche du type de discours qu'ils pourraient avoir entre eux. Tout à coup, des scientifiques se mettent à parler en public de la même façon qu'entre collègues.

Il y a là, je crois, un espoir. Cela confirme que les scientifiques peuvent, lorsqu'ils se sentent en confiance, quitter leurs pratiques antidémocratiques. Contrairement à d'autres collectifs, qui auraient tout à perdre s'ils perdaient leur pouvoir d'impressionner et de disqualifier, les scientifiques n'ont pas besoin de mentir ou de tricher. Il y a une chance, mais elle est petite, parce qu'il y a de très mauvaises habitudes.

- Il y a aussi le symétrique de ce que vous dites, par rapport aux scientifiques, c'est-à-dire que le public lui aussi s'attend à ce que le scientifique lui raconte des choses absolument incompréhensibles. Il y a donc un effet de miroir, sans doute, entre les deux...qui doit être assez intéressant à analyser, et à montrer.

- Bien sûr. Avec les ovnis, je crois que le public ne demande pas aux scientifiques qu' ils tranchent, il peut admettre leur incertitude. Ce que le public demande aux scientifiques, est pour une fois ce que le scientifique devrait pouvoir faire, c'est-à-dire s'intéresser à la question, cesser de tourner le dos à la chose. Lorsqu'un «témoin», qui a vécu quelque chose d'incompréhensible, est scandalisé par le fait qu'on lui propose trente-six mille explications avec un seul point commun - ce qu'il a vu ne signifie rien - c'est lui qui est lucide, pas les donneurs de leçons qui ricanent.

Les archives de Ruppelt, l'US Air Force et la thèse interplanétaire

Les archives personnelles du capitaine Edward J. Ruppelt, qui dirigea entre 1951 et 1953 le programme d'études des ovnis de l'armée de l'air américaine, ont été acquises par le Center For UFO Studies de Chicago. Mike Swords, un ufologue et universitaire qui prépare actuellement une histoire de l'ufologie, en a exploré le contenu.

Parmi ces archives, plusieurs versions du manuscrit original du livre de Ruppelt publié en 1956 (*The Report on Unidentified Flying Objects*, Doubleday). C'est dans ce livre qu'apparaît la première mention d'un document (désigné par Ruppelt sous le nom d'Estimate of the Situation) dans lequel des experts de l'armée de l'air auraient conclu, dès 1948, à l'origine extraterrestre des ovnis. Les conclusions des experts essuyèrent un refus de la part du chef d'Etat-Major et la destruction des exemplaires existants du rapport fut ordonnée. Un exemplaire a survécu. Il fut consulté par Ruppelt qui en a décrit le contenu dans son livre. Agréable surprise, dans son manuscrit, Ruppelt consacre quelques lignes de plus à l'Estimate par rapport à la version publiée. Ces quelques détails supplémentaires ne concernent nullement d'irréfutables preuves détenues par le gouvernement, mais quelques témoignages supplémentaires qui ont troublé les experts et les ont conduit à adopter la thèse interplanétaire.

Mike Swords suppose que le rapport final du Project Sign, premier programme d'étude des ovnis par l'armée entre 1948 et 1949 représente une version édulcorée de l'Estimate. Une version encore plus édulcorée de cet Estimate aurait été fournie à la presse lors de la clôture de Sign sous la forme d'un document livrant les conclusions officielles de Sign, connu du grand public sous le nom de Project Saucer.

Voici quelques années, certains ufologues avaient supposé qu'un autre document, découvert par Robert G. Todd et déclassifié en 1985, correspondait à la version revue après les critiques du chef d'Etat-Major. Il s'agissait d'une étude de l'Air Intelligence Division datée de l'hiver 1948 et concluant également à la réalité des soucoupes, mais pour leur attribuer une origine soviétique. En fait, toujours selon Swords, cette seconde étude fut produite par un groupe d'experts du Pentagone qui étaient opposés aux conclusions des experts de Sign. Le chef d'Etat-Major aurait pu prendre connaissance des deux documents à peu près au même moment. L'hypothèse soviétique l'aurait emportée... momentanément.

PL

Mic-mac chez John Mack

John Mack, professeur de psychiatrie à Harvard, regrette peut-être de s'être intéressé au dossier des enlèvements à bord d'ovnis. Convaincu de l'intérêt du dossier après avoir rencontré Budd Hopkins et David Jacobs (auteurs d'ouvrages sur le sujet), John Mack a publié un livre très controversé chez Scribner's, traduit aux Presses de la Cité sous le titre *Dossier extraterrestres*. Dans cet ouvrage, Mack rend compte de son enquête sur treize affaires d'enlèvements.

Tout le monde ne partage pas les vues de Mack, tant chez les ufologues qui prennent au pied de la lettre les récits d'enlèvements que chez les sceptiques. Hopkins et Jacobs, pour qui les témoins ont vraiment été enlevés en soucoupe, reprochent au psychiatre de Harvard de conclure que ces expériences ont un effet positif sur les témoins. Pour eux, elles sont le signe d'une invasion, d'une entreprise de manipulation génétique mise en place par les ET. Jerry Clark, du Center for UFO Studies de Chicago, s'attaque aux tendances marxistes qu'il a cru détecter chez Mack. Partant d'un point de vue plus sceptique selon lequel rien ne permet de prendre au premier degré les récits des enlevés, le journaliste et ufologue Dennis Stacy considère qu'*Abduction «pourrait figurer comme l'un des livres les plus crédules jamais écrits»* dans une recension publiée par le *New Scientist*.

Comme si cela ne suffisait pas, la presse s'est mêlée au débat. Le 17 avril 1994, le *Washington Post* a ouvert ses colonnes à John Mack. Une semaine plus tard, un article très critique sur ses travaux paraissait dans le *Time*. Sous le titre «The Man From Outer Space», l'hebdomadaire américain révèle qu'une des patientes de Mack est en fait une journaliste qui s'est fait passer pour une ravie. Elle a simulé un état hypnotique et a livré au psychiatre un récit inventé de toute pièce. Le témoignage qu'elle livre sur les façons de procéder du psychiatre de Harvard est plutôt dévastateur.

Finalement, qu'est-ce qu'une duperie de ce style permet de démontrer ? Que Mack est crédule, qu'il manque de sens critique dans l'évaluation des récits de ses patients ? C'est probable. Que les révélations sous hypnose des enlevés sont à considérer avec prudence ? C'est certain. Mais la démonstration s'arrête là. Il est très facile, dans le domaine des sciences humaines, de tromper n'importe quel spécialiste. Des élèves de l'anthropologue Gregory Bateson avaient réussi voici des années à se faire passer pour fous et à se faire interner en hôpital psychiatrique. Personne n'avait su détecter la mise en scène. Même les chercheurs en sciences exactes ne sont pas à l'abri contre de telles manipulations. Comment détecter un faux article de chimie ou de physique présentant des résultats bidons ?

Les conclusions de John Mack sur la réalité et le caractère bénéfique des expériences sont critiquables, mais la méthode utilisée pour tenter de les invalider l'est tout autant. Elle fournit de bien maigres indications sur la qualité du travail de Mack. Pour s'en convaincre, il suffit d'imaginer un subterfuge du même style dont le dupe serait un enquêteur sceptique. A ce dernier, un faux témoin pourrait également faire de pseudo-révélations en feignant d'être hypnotisé. Orientée dans le sens des théories sceptiques, comment l'enquêteur pourrait-il se méfier des propos du patient ? Ce genre d'expérience ne permet donc pas de conclure quoi que ce soit sur l'objectivité ou sur la subjectivité des expériences des autres patients de John Mack et des enlevés en général. A cette question, seul un débat entre spécialistes, comme il en existe déjà, peut répondre.

Quoiqu'il en soit, le battage fait autour des recherches de John Mack a conduit le comité de Harvard a envisagé un moment de se séparer de ce chercheur. Cependant, après moult discussions, il n'en a rien fait et s'est contenté de demander à Mack de mettre la pédale douce sur ses déclarations publiques.

Première conséquence : Mack a révisé le manuscrit de son livre pour l'édition de poche, atténuant certains propos. C'est à partir de cette édition revue que l'édition française a été effectuée.

PL

The New York Times Magazine, 20 mars 1994; *New Scientist*, 9 avril 1994; *Washington Post*, 17 avril 1994; *Time*, 25 avril 1994; *Skeptical Inquirer*, été 1994.

Patience, patience...

La dernière livraison de l'Encyclopædia Universalis est assurément impressionnante. Pourtant, on reste un peu sur sa faim dans certains domaines. Nul trace, en effet, du phénomène ovni dans ses volumes. Surpris, j'ai sollicité son cédérom pour une recherche plus exhaustive. Résultat : quelques allusions homéopathiques. La plus curieuse se trouve dans l'article de Jacques Goimard sur la science-fiction. On peu y lire la phrase suivante : «On en vient à redouter la catastrophe cosmique : la panique provoquée aux Etats-Unis par l'adaptation radiophonique de La Guerre des mondes (1938), puis la première «apparition» de soucoupes volantes (1946) montrent que la catharsis n'a pas entièrement fonctionné.» Non, cher Jacques, le cinquantenaire de la naissance du phénomène ovni est toujours prévu pour le 24 juin 1997 ! Un peu de patience, on y arrive.

Independence Day : les réactions des militaires

Suite au film-événement de Roland Emmerich (voir Anomalies n° 1, p. 8), les armées de divers pays ont dû subir une invasion de... journalistes ! Qui voulaient savoir, bien sûr, s'il existe un plan de défense contre une attaque provenant d'outre-espace. Quelques réactions, non dénuées d'humour involontaire :

Etats-Unis : appelez la police !

Lieutenant-colonel Mack McLaurin (USAF) : *"Notre politique est que si quelqu'un observe des extraterrestres et qu'il a l'impression d'un danger immédiat, il doit contacter les autorités locales : le sheriff ou la police."*

Patricia Edmonds et Peter Eisler, *USA Today*, 8 juillet 1996.

Suisse : aucun danger !

"Le DMF (Département militaire fédéral) n'a aucune raison de croire à l'existence d'ovnis, pas plus que de soupçonner derrière un tel phénomène un danger pour la politique de sécurité. C'est la raison pour laquelle il n'existe aucun plan d'action en la matière. (...) La possibilité d'une invasion par des extraterrestres ne fait pas partie des scénarios du DMF."

Stéphane Carpentier, *Live*, n° 8, octobre 1996.

France : circulez, y a rien à voir !

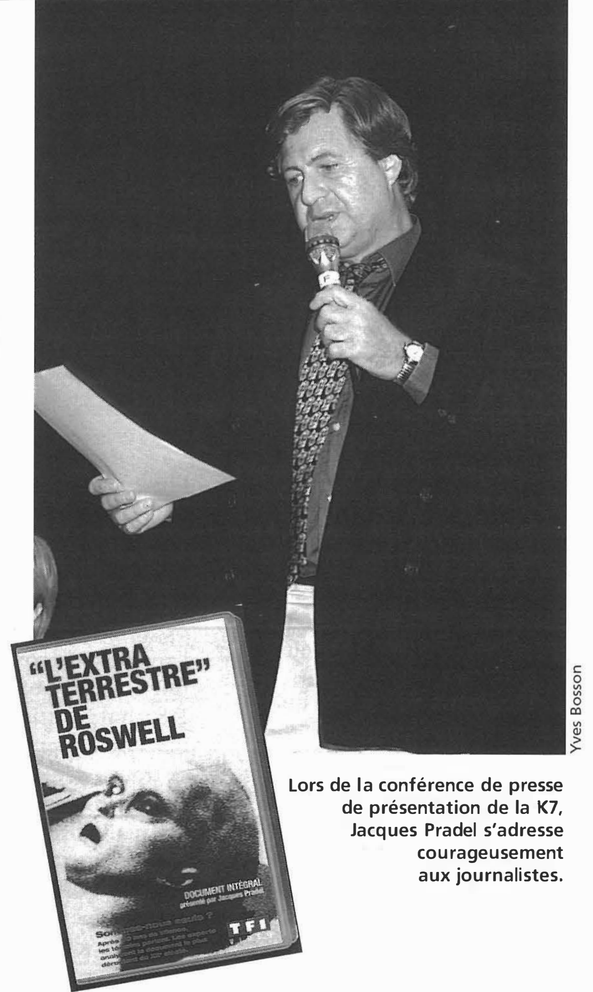
Apparemment, il n'y a pas eu d'article sur ce sujet dans la presse française. Je me suis donc adressé au Service d'Information et de Relations Publiques des Armées (SIRPA) qui m'a tout d'abord communiqué, sans commentaire, un extrait du *Journal officiel* du 14.10.75 contenant le "Décret N° 75-930 du 10 octobre 1975 relatif à la défense aérienne". Rien d'anormal dans celui-ci, on y déclare par exemple que la défense aérienne *"est permanente"* et qu'elle a pour objet, entre autres, de *"s'opposer à l'utilisation de l'espace aérien national par un agresseur éventuel"*. Dix jours plus tard, je reçus une lettre où l'on me "répondait" ceci : *"je suis au regret de vous informer que nous n'avons pas d'éléments de réponse à vous fournir"*...

SIRPA, communications personnelles, 3 et 13 janvier 1997.

B. Mi

Roswell : du scotch à fleurs à l'autopsie

Au cours de l'été 1995, Jacques Pradel a demandé au journaliste Nicolas Maillard d'enquêter sur le film de la prétendue autopsie d'un extraterrestre retrouvé à Roswell en 1947.
Dans le texte qui suit, il résume les conclusions auxquelles il est parvenu.



Lors de la conférence de presse de présentation de la K7, Jacques Pradel s'adresse courageusement aux journalistes.

Il était une fois une entreprise de jouets new-yorkaise. Cette société n'allait pas très bien, à tel point qu'elle bradait ses articles. Parmi ceux-là, il y avait du scotch à fleur. Oh, rien de bien exceptionnel, juste un scotch pour égayer les emballages cadeaux. Mais voilà que l'Air Force avait besoin d'un important stock de ruban adhésif pour assembler la toile et les baguettes de balsa d'un ballon top secret : le ballon Mogul, destiné à mesurer les variations de pression de la stratosphère pour détecter les éventuelles explosions atomiques soviétiques. Nous sommes en 1947, au début de la guerre froide et les Etats-Unis sont encore les seuls à posséder l'arme absolue. Alors, au coeur du désert du Nouveau-Mexique, ils testent le ballon miracle. La région est truffée d'espions[(1)] et l'Air Force ne veut pas perdre son nouveau jouet; elle utilise des radars pour en suivre l'évolution. Ce qui devait arriver arriva : un ballon leur échappe. Quelques jours plus tard, un fermier trouve des débris étranges dans les terres de son ranch. Des officiers de la base voisine viennent les recueillir, mais puisque Mogul n'est pas tout à fait un ballon standard, ils ne le reconnaissent pas. Alors commence l'affaire de Roswell. La base annonce avoir capturé une soucoupe volante, très à la mode à cette époque. Washington s'en mêle et demande le transfert des débris pour identification. Là, des officiers reconnaissent Mogul. Il ne faut pas trahir le projet top secret et les quelques responsables au courant de l'affaire organisent une conférence de presse pour annoncer qu'il ne s'agissait que d'un simple ballon sonde, et pas d'une soucoupe.

Trente ans plus tard, un témoin craque : "on nous a menti". Et pour cause ! Il décrit les débris originaux : "il y avait des baguettes très légères avec des hiéroglyphes dessus". Tout le monde s'y met ; on retrouve plus de cinquante témoins tous d'accord pour dire que les débris montrés à la presse n'étaient pas les vrais.

Le Congrès américain décide de mener l'enquête, la série *X-Files* naît et utilise comme fil rouge les extraterrestres de l'affaire de Roswell, puis, *Independence Day* en remet une couche avec une soucoupe conservée depuis 1947 dans les hangars de l'Air Force. La parano bat son plein.

L'Air Force publie un rapport[(2)] pour rétablir la vérité. Cette fois, le ballon Mogul n'est plus secret et l'on en publie même les plans. «Vous nous prenez pour qui?» disent les témoins. «Ce n'était pas du scotch à fleurs, c'était des baguettes avec des hiéroglyphes». Seulement voilà, si vous voulez croire que l'Air Force nous manipule encore pour cacher ses rapports avec des petits gris aux yeux en amandes, sachez seulement qu'un article du *Roswell Daily Record* daté du 9 juillet 1947 décrivait textuellement du «*scotch à fleurs*». Devinez donc d'où venait la description ! Des mêmes témoins qui trente ans plus tard parleront de hiéroglyphes.

C'est dans ce contexte passablement tendu qu'apparaît un document vendu par un producteur anglais, Ray Santilli de la société Merlin Group de Londres, à plus de vingt télévisions de par le monde. Ce film noir et blanc d'une qualité très discutable est censé montrer l'autopsie d'un extraterrestre récupéré lors du crash de Roswell. Bien entendu, désormais, tout le monde s'accorde à dire que le film est faux, mais personne n'est en mesure de démontrer comment et par qui il a été fait. Cependant, il est aujourd'hui prouvé que Ray Santilli a menti sur l'histoire de la découverte du film : selon lui, le prétendu cameraman était un ancien de l'Air Force nommé Jack Barnett. Ce Jack Barnett lui aurait vendu les bobines de l'autopsie après avoir signé un contrat concernant un autre film montrant Elvis Presley, Pat Boone et Bill Halley au milieu des années cinquante. Or, le Jack Barnett en question, bien qu'ayant existé, n'a jamais appartenu à l'Air Force et est décédé en 1967. Quant à la personne à qui Santilli a acheté le film du concert de Presley, Boone et Halley, il s'agit d'un américain du nom de Bill Randle. L'enquête n'a malheureusement pas pu être poursuivie beaucoup plus avant. Tout ce que l'on sait pour le moment, c'est que l'histoire de cette autopsie implique trois compagnies de production différentes : Merlin Group en Angleterre, Lollipop à Hambourg en Allemagne et MCP Records à Utzal en Autriche. Trois personnes au moins sont impliquées dans la diffusion du docu-

Roswell : la pseudo contre-enquête de TF1

Successivement *Le Canard enchaîné* (20 XI 96, p. 6, et 27 XI 96, p. 5) et *Le Monde* (supplément Multimédia du 7-8 XII 96) ont rapporté dans leurs colonnes que TF1 aurait fait faire discrètement, à la demande du vice-PDG Etienne Mougeotte et sous le contrôle de la productrice Pascale Breugnot, une contre-enquête sur le film de la prétendue autopsie d'un extraterrestre diffusé l'an dernier par TF1 Vidéo et dans le cadre de l'émission *L'Odyssée de l'étrange*, animée par Jacques Pradel. *Le Monde* et *Le Canard* parlent d'une deuxième équipe indépendante qui aurait parcouru plusieurs pays depuis un an et aurait accumulé vingt-cinq cassettes selon *Le Canard enchaîné*, plus modestement six cassettes (pour deux heures d'enregistrement) selon *Le Monde*.

On peut être surpris de voir qu'en un an d'enquête seulement 25 cassettes (dans le meilleur des cas) auraient été tournées, ce qui représente le nombre de cassettes filmées pour une enquête d'une semaine - ce scénario est donc aussi crédible en tant qu'enquête journalistique que l'autopsie de la créature ne l'est en tant qu'analyse médicale.

On est d'autant plus étonné par l'annonce de cette contre-enquête que les rares détails qui sont fournis pour appuyer son existence ne représentent rien de neuf par rapport à ce qui a été déjà dit lors de la seconde émission *L'Odyssée de l'Etrange* de Jacques Pradel diffusée le 25 octobre 1995.

- On nous annonce que la contre-enquête serait remontée jusqu'à un certain Volker Spielberg : Pradel l'annonçait dans son émission.
- On rapporte des propos qui auraient été tenus par Spielberg et filmés en caméra cachée : ce qui correspond en gros aux propos recueillis auprès de Spielberg dont on a pu entendre des extraits dans la même émission du 25 octobre.

La question est simple : s'il y a eu une contre-enquête étalée sur un an par une équipe indépendante, où sont les informations supplémentaires qu'elle doit avoir déniché par rapport à ce qui avait été révélé par Jacques Pradel ? Et incidemment, si TF1 était si préoccupée de faire faire une contre-enquête sur cette affaire, pourquoi n'a-t-elle pas tout simplement permis au journaliste Nicolas Maillard, principal auteur de l'enquête dont Jacques Pradel a rendu compte dans son émission du 25 octobre, de poursuivre le travail qu'il avait commencé ? Il connaissait le dossier mieux que personne et c'est lui qui avait remonté la piste du film de l'autopsie jusqu'à Volker Spielberg. Au lieu de cela, TF1 a mis fin à ses fonctions le jour où l'émission s'est arrêtée.

Derrière l'énigme de la cassette de l'autopsie d'un extraterrestre fantôme semble se profiler une seconde énigme : celle de la contre-enquête fantôme de TF1. Pourquoi Pascale Breugnot a-t-elle attendu un an pour réaliser qu'elle avait entre les mains suffisamment d'éléments pour déboulonner ce film ? Qu'est-ce qui lui arrive donc de si particulier aujourd'hui pour que tout d'un coup, elle se sente préoccupée par la véracité de ce document et qu'elle ressente le besoin de nous faire partager ses opinions ?

P.L.

ment: Ray Santilli, un producteur allemand nommé Volker Spielberg et un ancien responsable de la firme Polygram désormais embauché par Merlin Group, Gary Shoeffield. D'autres personnes ont certainement participé à l'opération, notamment pour les détails de l'histoire et la réalisation des trucages, mais il a été impossible jusqu'ici de déterminer leur identité. Avis aux amateurs...

Nicolas Maillard

(1) Des documents déclassifiés récemment par la NSA montrent que de nombreux agents du KGB étaient chargés d'espionner les activités de l'armée dans le domaine atomique au Nouveau-Mexique (Los Alamos, White Sands, etc.), aussi le gouvernement américain était-il extrêmement préoccupé par le maintien du secret atomique contre les espions.

(2) R.L. Weaver et J. McAndrew, *The Roswell Report*, Headquarters US Air Force, Washington, 1995.

Note: le lecteur intéressé par le détail de l'enquête effectuée par Nicolas Maillard pourra se reporter au chapitre 14 de l'ouvrage de Pierre Lagrange, *La Rumeur de Roswell* (Ed. La Découverte).



Le concept Enigma

Après plusieurs années d'enquêtes dans le domaine de la science et de la politique, quelques journalistes et enquêteurs ont créé l'Association Enigma (loi de 1901). Champ d'action: les études officielles d'énigmes scientifiques, parascientifiques et ses interactions avec le monde du renseignement. Moyens d'actions: il s'agit essentiellement d'assistance; seconder les chercheurs dans leurs démarches pour l'obtention de documents, mais aussi offrir aux membres les moyens de diffuser les résultats de leur recherche, publier des guides et rapports d'investigations, fournir de l'information au public...

Fin décembre, Enigma a lancé son site Web (en anglais), animés par Nicolas Maillard et Didier Dufresnoy. Bien qu'en cours de construction, on y trouve déjà plein de choses intéressantes. Tout d'abord une liste de guides et rapports officiels qui sont mis à disposition des netsurfers: il suffit d'en faire la demande et une copie papier pourra être fournie. Petit à petit, certains extraits de ces rapports seront disponibles en consultation sur le site et un moteur de recherche sera mis à disposition. Les rapports et documents disponibles sont groupés en 5 classes: "perception extrasensorielle", "objets volants non identifiés", "Paperclip: les scientifiques nazis", "le LSD et la communauté du renseignement" et enfin "la bombe atomique", pour la plupart des rapports de la CIA, de la NASA; on y trouve le rapport de la CIA sur la télépathie, sur le projet MK-Ultra ou encore le *Roswell Report*.

Enfin, cerise sur le gâteau: toute une série de liens avec le monde du renseignement vous sont proposés. Vous n'imaginiez pas que la très secrète NSA avait un site Web? Pointez, cliquez, vous y êtes... Et il y en a comme ça une quinzaine.

A vous de jouer... **YB**

http://www.mygale.com/03/maillard/

SERVICE LIBRAIRIE

Une liste (février 1997) de livres et revues (récents, rares, épuisés) est disponible sur demande en écrivant à la rédaction. Merci de joindre une enveloppe timbrée pour la réponse.

Les apparitions fantastiques...



Anomalies: - ***Jean-Bruno Renard, vous êtes maître de conférences en sociologie à l'université de Montpellier III et vous avez dirigé un numéro des* Cahiers de l'Imaginaire *consacré aux «Rencontres et apparitions fantastiques», quel était votre projet ?***

J.-B. Renard: - Il m'a semblé utile de réunir des textes de chercheurs qui, venant d'horizons différents, se reconnaissent dans une même approche du volumineux dossier des apparitions fantastiques, une approche qui soit à la fois «intelligente» au sens étymologique du mot, c'est-à-dire «qui cherche à comprendre» et non réductionniste. L'intérêt du dossier est peut-être de mettre en évidence la permanence historique et aussi la variété des rencontres avec des êtres fantastiques. Le dossier n'a pas la prétention d'être exhaustif, mais on y trouvera les apparitions religieuses, les revenants, les esprits des morts, les peuples fabuleux, les animaux étranges, enfin les apparitions d'ovnis et d'extraterrestres, ou même ces autres prodiges célestes, accompagnés de rencontres pour le moins fracassantes, que sont les météorites. Il ne manque que les apparitions diaboliques: les aléas de la constitution du numéro font qu'elles n'y figurent pas, mais la plus grande ruse du diable n'est-elle pas de se faire oublier ?

- Finalement, qu'y a-t-il de commun derrière la diversité des rencontres fantastiques? Quels en sont les invariants ?

- En premier lieu, il semble que les apparitions fantastiques dans une culture donnée sont largement déterminées par les croyances et les représentations sociales préexistantes dans cette culture. La Vierge Marie n'apparaît pas chez les peuples qui ignorent son existence. Les dieux vaudous n'apparaissent pas à des paysans scandinaves. Les entités fantastiques se manifestent toujours à des témoins qui, d'une manière ou d'une autre, les connaissent déjà et peuvent les identifier. La succession des termes utilisés par Bernadette Soubirous pour désigner l'apparition de Lourdes reflète la pression du milieu social pour identifier l'entité fantastique à la Sainte Vierge: *cela* ou *l'apparition*, puis *la demoiselle*, *la Dame*, *Notre Dame*, et enfin *l'Immaculée Conception*. Autre exemple avec les apparitions d'animaux-fantômes, si fréquentes chez les Gitans et les Manouches: il faut, pour les comprendre, rappeler que la mythologie tsigane identifie les êtres humains nomades aux animaux errants ou sauvages.

L'analyse des représentations montre une continuité historique entre l'image des peuples fabuleux, de l'Antiquité à la Renaissance, et l'image moderne des extraterrestres, entre le légendaire traditionnel des fées et de la Mort (par exemple chez Anatole Le Braz, folkloriste breton) et le légendaire contemporain des auto-stoppeuses fantômes et autres «Dames blanches».

- N'est-ce pas là le point de vue réductionniste classique ?

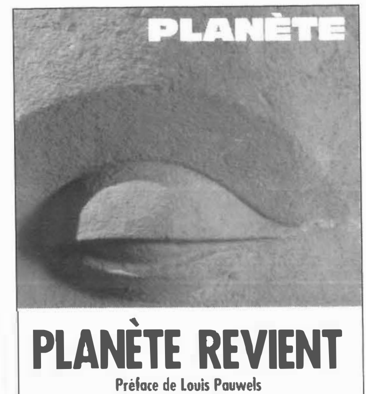
- Ça le serait si l'on n'ajoutait pas immédiatement une seconde observation, tout aussi fondamentale que la première : l'expérience visionnaire possède une incontestable créativité d'images, d'idées et de comportements. Les témoignages d'apparitions ne sont donc pas réductibles à de simples reproductions de modèles culturels pré-existants.

La démonstration la plus convaincante en est apportée par l'analyse de Bertrand Méheust. Il y a une vingtaine d'années, l'américaniste Jacques Lafaye publiait son livre *Quetzalcoatl et Guadalupe. La formation de la conscience nationale au Mexique (1531-1813)*. Il y soutenait la thèse que la légende de l'apparition de la Vierge Marie à un paysan indien en 1531, à Guadalupe, était une construction tardive, élaborée au milieu du XVIIe siècle par des ecclésiastiques pour unifier la nouvelle nation mexicaine. Méheust défend au contraire l'idée d'une historicité de l'événement légendaire, d'un syncrétisme originel déjà présent dans les visions, et d'une diffusion rapide du culte. Sans ces éléments, on ne peut comprendre la conversion massive des Aztèques au catholicisme. Un historien du futur qui suivrait le même raisonnement que Jacques Lafaye parviendrait à démontrer qu'à Lourdes il y avait d'abord un pèlerinage fondé sur une croyance vide et diffuse à Marie, pour aboutir à la rédaction tardive de la *légende de Bernadette* qui justifie le pèlerinage en imaginant une paysanne et ses visions! Il est donc absurde d'évacuer la réalité, l'historicité, des «vécus mythiques» et de «l'effervescence visionnaire» qui sont si souvent à l'origine de mouvements religieux.

Plus encore, les êtres fantastiques révèlent parfois aux témoins des notions ou des informations qui dépassent les capacités de ceux-ci. Hilary Evans rapporte une histoire recueillie dans les archives de la Society for Psychical Research de Londres: un acquéreur en seconde main d'un pardessus reçoit la visite du fantôme du précédent propriétaire, qui l'avertit que le vêtement est dangereux parce qu'infecté, ce qui se révèle exact. On est donc amené, avec Hilary Evans, à proposer l'hypothèse de l'interaction entre d'une part un psychisme individuel, influencé a priori ou a posteriori par des modèles collectifs de représentations culturelles, par des stéréotypes d'êtres fantastiques, et d'autre part un autre psychisme, de nature mal connue, que les uns appelleront entités spirituelles et que d'autres nommeront super-moi, surconscient ou inconscient collectif.

Quelle que soit leur nature, les expériences de rencontres avec des entités sont réellement «bouleversantes», aussi bien pour l'individu qui les vit que pour la culture qui les accueille, il est donc nécessaire que les sciences humaines les étudient avec la plus grande attention.

Cahiers de l'Imaginaire, n° 10, 1994, Editions L'Harmattan, Paris.



Planète : le retour ?

Planète revient? Avant de répondre à cette question qui, le point d'interrogation en moins, orne le bandeau qui accompagne cette collection d'articles publiés dans la si controversée revue dirigée naguère par Pauwels avec la complicité de Bergier, attendons de voir quel succès le public réservera à cet ouvrage et sous quelle forme ce retour pourrait s'opérer.

Intérêt du volume: les textes de Pauwels, Véraldi et Mousseau qui apportent un témoignage sur ces années *Planète* vues par leurs auteurs. Autre intérêt bien sûr, pour ceux qui ne posséderaient pas les numéros de *Planète*, un florilège d'articles assez représentatifs des idées qui y étaient exposées et discutées.

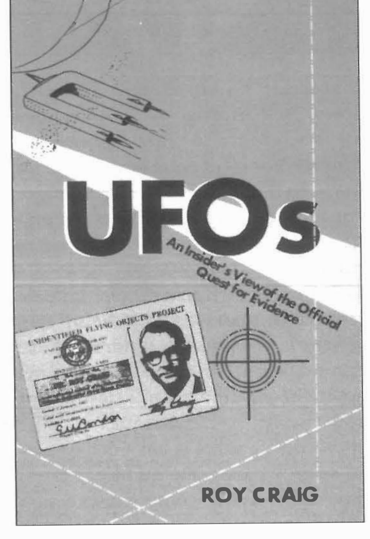
A l'époque, la revue avait déclenché la colère de pas mal de monde et pas seulement des membres de l'Union rationaliste. Les fans de science-fiction et de fantastique lui reprochaient de mutiler les nouvelles publiées. Bruno Wauters, dans la revue *Fiction* n° 142, posait la question: faut-il brûler les anthologies *Planète*?

Les critiques, eux, déploraient l'amalgame entre des sujets dignes d'intérêt et d'autres, hétéroclites, qui profitaient des premiers pour passer en fraude et obtenir une reconnaissance culturelle. Pour réaliser cet amalgame, *Planète* annexait abusivement des noms sans avoir l'accord de leur propriétaire. Ainsi, Umberto Eco s'interrogea sur l'existence parallèle que lui avait assuré l'édition italienne de la revue en le mentionnant dans son comité de patronage, lui qui n'avait nullement cherché un tel honneur.

Planète, textes et illustrations des 41 numéros de la revue, Editions du Rocher, 1996, 379 pp., 135 FF.*PL*

Commission Condon : les coulisses

Le 6 octobre 1966, l'armée de l'air américaine signait un contrat avec l'Université du Colorado, à Boulder, pour une vaste enquête sur les ovnis. L'US Air Force y avait été poussée par un comité de scientifiques réuni à la fin du projet Blue Book et par le harcèlement du public et des médias. Le chef du projet était le physicien Edward U. Condon. Deux ans et 500 000 $ plus tard, la commission Condon rendit un rapport (resté fameux) dont les conclusions étaient négatives à l'égard des ovnis. Jusqu'ici, aucun des membres de cette commission n'avait livré ses souvenirs dans un livre. C'est maintenant chose faite avec Roy Craig, qui en était l'un des enquêteurs. Seriez-vous donc intéressé d'arpenter les couloirs de l'Université du Colorado en 1967-68? De suivre les enquêteurs sur le terrain? D'entrer dans les bureaux pour écouter les conversations et vérifier si les membres de la commission étaient vraiment aussi anti-ovni qu'on l'a dit? De connaître le contexte du fameux «memorandum Low», dont la diffusion publique faillit couler le projet? Eh bien, tout cela est maintenant révélé dans le livre de



Craig. Avec une bonne dose d'humour, Roy Craig décrit ses activités d'enquêteur au sein de la commission, les divergences de vues, la pression des médias, les licenciements de N. Levine, D. Saunders et R. Low, etc. Parmi les cas traités, citons celui du B-47, Ubatuba et Stefan Michalak. On apprend avec amusement que Donald Menzel, célèbre négateur du phénomène ovni, soupçonnait les ufologues d'acheter tous les exemplaires du rapport Condon pour le faire disparaître des librairies... Comme quoi les «conspirationnistes» existent dans les deux camps! Un seul regret : pourquoi ce livre n'a-t-il pas été publié plus tôt? *B. Mi*

Roy Craig, *UFOs : an insider's view of the official quest for evidence*, University of North Texas, Denton (Etats-Unis), 302 p., 18,95 $.

Le livre bleu du Nouvel Age

A première vue, on a l'impression de plonger dans un machin New Age, au sens péjoratif du terme. A la lecture, l'impression évolue favorablement, à moins que ce gros pavé bleu de 700 pages à la couverture barrée par le mot «Lucidité» ne contribue par sa qualité à faire évoluer la notion de New Age. Une collection hétéroclite de contributions sur une foule de sujets (rêve lucide, psi, NDE) ou de personnages (Krishnamurti) dont certaines sont très intéressantes, avouons-le. Des auteurs venus d'horizons très divers (le sociologue Edgar Morin, l'ancien ministre Edgar Pisani, le physicien Fritjof Capra, le psychologue Roger Ripert).

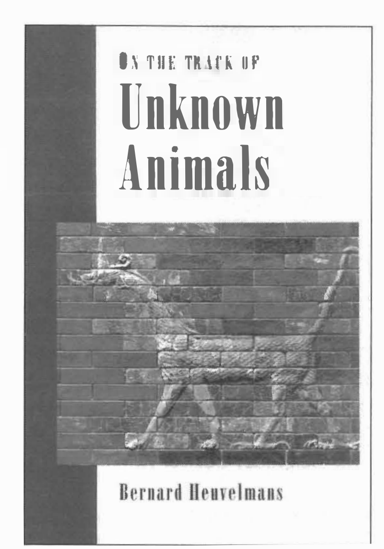
Michel Jeury, il y a peu auteur phare de la collection «Ailleurs et Demain» chez Robert Laffont, s'interroge sur les expériences de mort imminente à travers l'analyse critique de l'ouvrage dirigée par Evelyne-Sarah Mercier sous les auspices de IANDS-France. Deux porte-parole de la parapsychologie en France (Varvoglis, Lignon) s'interrogent sur cette discipline en réagissant à des citations extraites de livres de Rémy Chauvin, Djohar Si Ahmed, Hubert Larcher ou René Louis.

A lire aussi une succulente évocation de Krishnamurti par Francine Fouéré, dont le mari, René Fouéré, fut sans doute l'un des exégètes les plus compétents. Un texte plein de spontanéité. *PL*

OM, *Transmission* n° 3, «Lucidité», 1994, 719 pp. 135 FF (OM, 23 rue de la Bienfaisance, 75008 Paris).

Sur les traces d'un classique épuisé

En 1955, les éditions Plon publient un ouvrage en deux volumes d'un zoologiste belge, Bernard Heuvelmans: *Sur la piste des bêtes ignorées*. C'est l'invention de la cryptozoologie, la science des animaux cachés (yéti, monstre du Loch Ness, etc.). Succès foudroyant. L'ouvrage est traduit dans de nombreux pays et devient un classique. Et il est aujourd'hui aussi introuvable, malgré une réédition en français en



1982, revue et corrigée chez Famot, que la plupart des bestioles qu'il recensait. Aussi faut-il se réjouir que les éditions Routledge publient une magnifique réédition de la version anglaise, revue et corrigée par les soins de l'auteur.

Un magnifique volume à acquérir sans tarder. *PL*

Bernard Heuvelmans, *On the Track of Unknown Animals*, Londres, Kegan Paul International (http://www.demon.co.uk/kegan-paul/), 1995, ill., index, 677 pp., £25.

L'énigme des Tables

Un détective privé sur la piste d'un archéologue qui s'est mis en tête de retrouver les tables de la Loi. Pour voler la vedette à Indiana Jones? Pas exactement. L'archéologue David Tracher ne recherche pas l'Arche d'Alliance, où les tables se trouveraient. Parce qu'il ne cherche pas ces tables-là. Rappel historique. Lorsque Moïse est monté au sommet du Sinaï pour s'entretenir avec Dieu, ce Dernier lui a remis les tables. Moïse redescend, mais découvre alors, que pendant son absence, le peuple élu s'est tourné vers le Veau d'or. De rage, il brise les tables. Le calme revenu, il arpente une deuxième fois les pentes du Sinaï pour demander à Dieu une copie des Tables, celles qui seront rangées dans l'Arche. Ici, les différentes versions de l'histoire ne collent pas. Dieu a-t-il recommencé le travail ou bien Moïse a-t-il copié les tables sous Sa dictée? Si la deuxième hypothèse est la bonne, les archéologues plus ou moins loufoques qui recherchent vainement l'Arche depuis des décennies se passionnent pour une vulgaire copie! Le problème, c'est que, selon le récit biblique, l'original n'existe plus. Au moment où Moïse aurait, sous l'emprise de la colère, brisé les premières tables, les lettres que Dieu y avait inscrites auraient filé vers les cieux. Or les tables sans les lois inscrites dessus ne riment plus à rien. Ce sont de vulgaires cailloux.

Sauf pour l'archéologue David Tracher. Il faut dire que s'il recherche ainsi les débris des premières Tables, c'est parce qu'il se fait une idée très particulière de la divinité. Contrairement à la plupart des hétéroclites qui recherchent l'Arche en supposant qu'elle renferme une bombe thermonucléaire antédiluvienne, un message extraterrestre (Moïse n'aurait pas compris que Dieu était un anthropologue martien) ou que sais-je encore, Tracher a construit au sujet des Tables une hypothèse à la fois beaucoup plus simple, mais aux implications proprement vertigineuses. A vous en faire perdre votre latin! Au sens propre comme au figuré.

Derrière l'énigme des Tables, il n'y aurait rien de moins que la solution de notre condition humaine, elle-même liée à une définition particulièrement fascinante de la divinité. Fascinante tout en étant en apparence

très simple. Mais la simplicité sert souvent de prélude à des développements bien complexes. Comment vous mettre sur la piste de l'énigme de Dieu selon Tracher (ou Alain Nadaud) sans trop dévoiler la solution de ce roman magnifique? Voici quelques pistes. Tout d'abord, souvenez-vous, lorsque Moïse brise les premières Tables, les lettres qu'elles portent s'envolent. Ensuite le nom de Dieu est difficile à prononcer à partir de son orthographe en hébreux. Comme s'il était avant tout fait pour être écrit. Enfin et c'est lié, la caractéristique de nos alphabets, contrairement aux autres écritures dérivées d'images (comme les hiéroglyphes ou les idéogrammes chinois), est de ramener la possibilité d'écrire à la manipulation de signes qui ne signifient rien par eux-mêmes, mais contribuent à engendrer une nouvelle réalité.

Vous voilà sur la piste d'une hypothèse surprenante sur notre condition et sur l'identité du divin. Un superbe roman.

Alain Nadaud, *Le livre des malédictions*, Paris, Grasset, 1995, 268 pp., 110 FF. *PL*

Un livre sur le phénomène du 5 novembre 1990

Frank Marie, responsable de la BIDU (Banque Internationale de Données Ufologiques), est l'auteur, à compte d'auteur, d'un gros pavé entièrement consacré à l'affaire du 5 novembre 1990 en France. Il y a là plus de 500 pages de témoignages, dessins, cartes, statistiques et coupures de presse! On ne peut donc que féliciter l'auteur pour l'énorme travail fourni. Ces témoignages constituent une matière brute que les chercheurs de toutes tendances pourront utiliser et interpréter comme bon leur semble.

Les conclusions de l'auteur, par contre, sont très discutables. Pour lui, la France a été survolée par 400 ovnis et "*une intelligence non humaine est venue se faire remarquer de l'humanité, dans le but évident de préparer un contact entre nos deux mondes*".

Rappelons que l'explication officielle (voir *Ovni-Présence* n° 45, p. 27) est celle de la rentrée du troisième étage



d'une fusée Proton, identification qui paraît tout à fait raisonnable. Marie, quant à lui, ne va pas jusqu'au bout de son interprétation: si la France a reçu à elle seule la visite de 400 astronefs extraterrestres, quel est alors le total pour tous les pays visités (Espagne, Angleterre, France, Pays-Bas, Belgique, Suisse, Allemagne et Italie)? *B. Mi*

Frank Marie, *OVNI-contact - 400 OVNI sur la France! Depuis le 5 novembre 1990, ce n'est plus de la fiction!*, SRES, Bagneux (France) 1993, 514 p. 150 FF.

Une étude sur le phénomène du 5 novembre 1990

Voici un livre qui ne paye pas de mine (photocopié et publié à compte d'auteur: on craint le pire de prime abord) mais qui vaut vraiment le détour. Il concerne la fameuse (enfin, dans les milieux ufologiques) vague d'ovnis du 5 novembre 1990 au-dessus de la France. Son auteur est un amateur d'ovnis du sud de la France qui nous fait la surprise de livrer une analyse particulièrement minutieuse et judicieuse de cette histoire pour le moins controversée.

On a dit tour à tour qu'il s'agissait d'une rentrée de troisième étage de fusée russe et d'une impressionnante flotte d'engins extraterrestres. Robert Alessandri montre que la plupart des observations se rapportent vraisemblablement à une rentrée atmosphérique, mais il montre aussi que l'évaluation du Sepra est un peu sommaire et que certaines observations se réfèrent sans doute à autre chose (les gens auraient rapporté leur observation dans la foulée des autres témoignages).

Ce qui surprend surtout dans ce livre c'est la qualité de l'analyse, son caractère très méticuleux. On a vraiment l'impression que l'auteur maîtrise son propos et les outils qu'il utilise. Il nous explique dans le détail, à l'aide de graphiques soignés, les mécanismes d'une rentrée atmosphérique et réussit le tour de force de relier une démonstration un peu abstraite à base de calculs astronomiques avec les descriptions empreintes de subjectivité des nombreux témoins. Sous sa plume, deux univers, celui du calcul astronomique et du témoignage, se rejoignent de façon claire et précise et permettent de comprendre un événement qui serait autrement demeuré désespérément opaque tant les données obtenues de part et d'autres semblent à première vue impossibles à faire coïncider.

On est loin d'un simple refus de principe d'une éventuelle réalité soucoupique: Alessandri a choisi de prendre très au sérieux les témoignages et même s'il désenchante quelque peu notre univers d'amateurs d'X-Files, on ressort de son travail avec l'impression qu'il porte certainement un respect beaucoup plus grand aux récits qu'il analyse finement que d'autres enquêteurs qui ont pu conclure à l'ovni faute d'avoir appliqué les outils nécessaires à cette étrange affaire. L'auteur montre ainsi que la plupart des témoins ont bien décrit ce qu'ils voyaient compte tenu des conditions dans lesquelles ils se trouvaient.

On aimerait lire plus souvent des travaux de ce genre car on peut imaginer que si un «vrai ovni» (avec tout ce que le terme peut avoir d'ambigu) était venu à passer par là, notre enquêteur aurait peut-être mis la main dessus, grâce à sa grille d'analyse méticuleuse. *PL*

Robert Alessandri, *5 novembre 1990: le creux de la vague. Le mimétisme des rentrées atmosphériques*, INH Evidence (81, rue Auguste-Blanqui, 13005 Marseille), 1996 (2e édition revue), 80F.

Roswell: deux crashs sinon rien!

La couverture de *Crash at Corona* affirme qu'il s'agit de «*l'étude définitive sur l'incident de Roswell*». Malheureusement, ce n'est pas le cas, et ceci de l'avis (aveu!) même des auteurs. En effet, à l'édition brochée parue deux ans après l'édition originale, Friedman et Berliner ont ajouté une préface dans laquelle ils expliquent qu'ils n'ont plus aucune confiance dans l'un de leurs témoins, Gerald Anderson. Or, la lecture de l'ouvrage montre que la version de l'affaire de Roswell défendue par les auteurs, version selon laquelle la carcasse de l'engin, après s'être délestée de quelques débris au-dessus du ranch de Brazel, serait allée s'écraser dans les plaines de San Augustin à près de 200 km de là, cette version repose essentiellement sur le témoignage d'Anderson. Bref, c'est la clé de voûte qui cède. Peut-on longtemps s'abriter sous un tel édifice sans risque pour sa santé?

Ceci dit, rétrospectivement, la lecture de l'ouvrage, inchangé hormis la nouvelle préface, est instructive. Les charges répétées de Friedman contre les ufologues qui, dès 1992, exprimaient de sérieux doutes sur l'honnêteté d'Anderson, sont amusantes et révélatrices du degré d'acharnement que Friedman met à défendre des causes perdues. Ce point est d'ailleurs également illustré par le chapitre consacré au MJ-12, dont Friedman continue, envers et contre tout, à défendre l'authenticité. Plus personne n'accorde le moindre crédit à ces documents soi-disant rédigés pour informer Eisenhower de l'affaire de Roswell après son élection en 1952(*). Qu'à cela ne tienne, Friedman réussit à démontrer l'indémontrable - ou à se couvrir de ridicule, c'est selon.

Friedman et Berliner nous ressortent aussi les «preuves» fournies par Robert Sarbacher concernant les soucoupes et autres cadavres d'ET détenus par l'armée. Sarbacher était un scientifique américain, certes éminent, mais qui n'a jamais fait état dans ses courriers et échanges téléphoniques avec des ufologues que de bruits qui circulaient dans les années 50, bruits qui rappelaient trop les histoires colportées par les premiers auteurs de livres sur les soucoupes comme Frank Scully et Gerald Heard pour être pris au sérieux.

Il y a bien sûr des faits intéressants sur l'affaire de Roswell dans ce livre, mais la simple tâche consistant à faire le tri entre ce qui est intéressant et ce qui ne l'est pas demanderait au lecteur peu familiarisé avec le dossier une telle dépense d'énergie qu'il est plus simple de reprendre le travail à zéro. *PL*

Stanton Friedman et Don Berliner, *Crash at Corona*, 2e édition, 1994. 10 $.

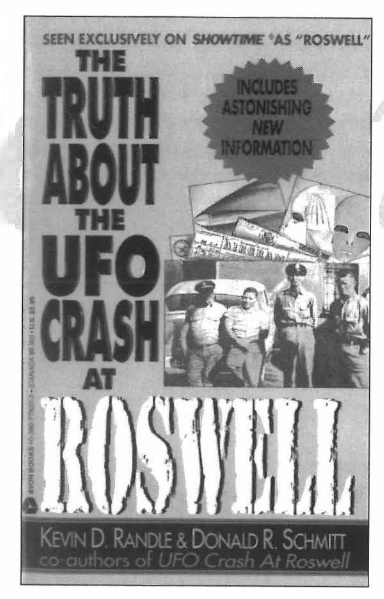
(*) Rappelons que la signature de Truman apparaissant sur l'un des documents vient d'un autre document, et que le soi-disant mémorandum dû à Cutler, un assistant de Truman, est un faux placé par l'inventeur du MJ-12 dans une boîte d'archives militaires aux Archives nationales à Washington. etc., etc. Tout cela a été amplement démontré par Greenwood, Klass, Nickell et Fischer, Todd et quelques autres.

Crash de Roswell: le Retour!

L'édition en poche de *The Truth About the UFO Crash at Roswell* a donné aux auteurs, Kevin Randle et Don Schmitt, l'occasion de corriger quelques erreurs de l'édition reliée (erreurs dues, semble-t-il, à l'empressement de l'éditeur). Attitude louable, mais qui ne suffit pas pour convaincre. Surtout que les auteurs accordent toujours autant de crédit à leurs témoins clé, Kauffmann et Ragsdale, alors qu'avant même la parution de l'édition reliée, d'autres enquêteurs, Karl Pflock notamment, avaient émis de sérieux doutes sur leur sincérité.

De plus, certaines erreurs n'ont pas pu être corrigées, notamment celle concernant le document présenté page 253, que les auteurs utilisent pour démontrer que les ovnis préoccupaient beaucoup les militaires. Le document utilisé par Randle et Schmitt est certes authentique, mais il a été trafiqué (cf. *Just Cause*) sur un point essentiel: une note manuscrite qui indiquait qu'il s'agissait d'un brouillon sans conséquence sur la politique de l'armée de l'air a été effacé.

Surtout, la question qu'on se pose après avoir lu ce deuxième livre des

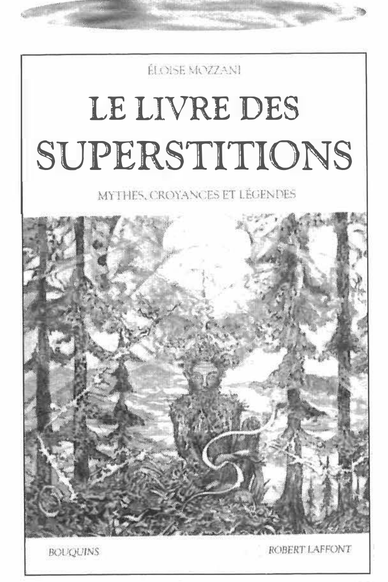


enquêteurs du CUFOS est de savoir ce que, finalement, ils nous apprennent de vraiment nouveau par rapport à ce que l'on savait par les articles de Moore, Friedman et Cie publiés durant les années 80. Certes, ils ont accompli un travail titanesque afin de retrouver de nombreux témoins, mais ceux sur lesquels ils s'appuient le plus ne valent pas grand-chose et les autres ont plutôt tendance à confirmer l'hypothèse d'un ballon ultra-secret.

Bien des remarques pourraient être formulées au sujet de la façon dont Randle et Schmitt interprètent tel ou tel document militaire. Une lettre rédigée par le général Twining en 1947 mentionne explicitement l'absence de preuves sous forme de débris ou de carcasses de soucoupes écrasées, cette lettre devient pratiquement, sous la plume des auteurs, la preuve que l'armée détient une soucoupe. Une note manuscrite du directeur du FBI évoque une affaire qui s'est déroulée en Louisiane, les auteurs se livrent à une exégèse alambiquée pour savoir si l'abréviation «La» ne renvoie pas plutôt à Roswell.

A ces niveaux-là d'interprétations, on ne peut même plus dire qu'ils lisent entre les lignes. *PL*

Kevin Randle et Don Schmitt, *The Truth About the UFO Crash at Roswell*, Avon Books, 1994, 314 p. 5,95 $



Le livre des superstitions

La réputation de la collection Bouquins chez Robert Laffont n'est plus à faire. Et elle est méritée. Aussi, pouvait-on se réjouir à l'annonce de la publication d'un *Livre des superstitions* sous cette enseigne prestigieuse. Il est vrai qu'au premier abord, le lecteur a de quoi être impressionné : plusieurs centaines d'entrées, 1860 pages, une bibliographie. L'auteur, Eloïse Mozzani, a certainement dépensé beaucoup d'énergie pour compiler et rédiger ce pavé. Malheureusement, la lecture déçoit un peu (beaucoup pourrait-on dire, si l'on n'était retenu par le respect qu'inspire le gros travail certainement fourni par l'auteur). Outre l'absence d'originalité dans le traitement du sujet (l'anthropologie des superstitions a fait pas mal de progrès depuis Lebrun ou Thiers et même depuis les collections de recettes recueillies par les folkloristes au siècle dernier), cette compilation donne rapidement l'impression d'avoir été faite au hasard des lectures sans que les meilleures sources aient été privilégiées (la bibliographie est assez décevante : Eloïse Mozzani s'appuie sur des sources aussi peu fiables que le *Matin des Magiciens* ou Berlitz).

On peut adopter un point de vue moins «déçu» en prenant l'ouvrage pour une sorte de gros fourre-tout populaire bourré de recettes, d'idées reçues, de pratiques plus ou moins insolites à déguster pendant qu'on lézarde au soleil au cours de vacances bien méritées. De ce point de vue moins érudit et plus distrayant, l'ouvrage devient une espèce de grenier littéraire où auraient échoué une foultitude de machins inclassables et bizarroïdes. Une sorte de cocktail ou d'assortiment de biscuits d'apéritif. Mais pour passer à table, il faudra de toute façon songer à se mettre autre chose sous la dent. Imposant, mais finalement peu nourrissant. Dommage. *PL*

Eloïse Mozzani, *Le Livre des superstitions, mythes, croyances et légendes*, Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 1995, XXVI-1822 p., ill., 199 FF.

Ouvrages sur Nostradamus

En 1984, les Amis de Nostradamus, qui ne sont pas une bande d'allumés, mais de véritables érudits spécialistes du mage de Salon, avaient réimprimé la plus ancienne édition connue des fameuses *Prophéties*. L'ouvrage est aujourd'hui introuvable. Mais les nostradamisants peuvent se procurer la réimpression d'une autre édition ancienne (de 1557) des *Prophéties* réalisée par Michel Chomarat, le fondateur des Amis de Nostradamus et l'auteur d'une splendide *Bibliographie Nostradamus* qui recense toutes les éditions des divers ouvrages de l'astrophile provençal. Ce reprint des *Prophéties* de 1557 est préfacé par Robert Benazra, un autre spécialiste de Nostradamus auquel on doit un imposant *Répertoire chronologique nostradamique* qui compile tout (ou presque) ce qui a pu être écrit en français à propos des *Centuries* (on peut simplement regretter que l'éditeur, Trédaniel, n'ait pas apporté tout le soin qu'il aurait fallu à la fabrication de l'ouvrage où les coquilles abondent).

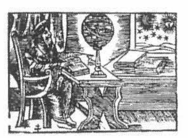
ROBERT BENAZRA

RÉPERTOIRE CHRONOLOGIQUE NOSTRADAMIQUE

(1545-1989)

Préface de Jean Céard

Avec 444 illustrations



LA GRANDE CONJONCTION
GUY TRÉDANIEL ÉDITEUR

Signalons également la réédition chez Slatkine à un prix très abordable de l'édition des *Centuries* fournie par Anatole Le Pelletier au siècle dernier, à partir d'une édition antidatée.

Notons enfin qu'on peut se procurer tous ces ouvrages auprès de la Maison Nostradamus de Salon-de-Provence (adresse : rue Nostradamus, 13300 Salon-de-Provence, tél. : 04 90 56 64 31). *PL*

Médecine et/ou paranormal

L'histoire des pratiques et controverses médicales fournit de nombreux points de repères pour enrichir le débat sur les phénomènes paranormaux. En effet, les faits médicaux, comme les faits paranormaux, concernent des "témoins occasionnels", mais à la différence de ces derniers, ils sont également l'objet d'une prise en charge par la science. Ils permettent donc de suivre de quelle façon et à quel prix des faits décrits par des personnes sont intégrés au débat scientifique. Par ailleurs, l'existence de pratiques médicales hétérodoxes est un autre point à prendre en compte lorsqu'on s'intéresse au paranormal car nombre de ces pratiques sont aujourd'hui largement intégrées à la culture (acupuncture, homéopathie), alors que l'ufologie ou la parapsychologie ne le sont pas (ou pas de la même manière) et obligent à constater qu'il existe de profondes différences entre les diverses parasciences (comme l'avait noté Marianne Doury, la question au sujet des ovnis est celle de l'existence, la question au sujet des médecines parallèles, ou de l'astrologie, est celle de l'efficacité). *PL*

SOUS LA DIRECTION DE MIRKO D. GRMEK

Histoire de la pensée médicale en Occident

1

Antiquité et Moyen Age



SEUIL

Quelques ouvrages récents sur l'histoire et la pratique médicales : **Mirko Grmek (dir.), *Histoire de la pensée médicale en Occident, 1. Antiquité et Moyen Age*, Paris, Le Seuil 1995, 385 p., 290 F. Nathan et Stengers, *Médecins et sorciers*, Synthélabo. Philippe Pignarre, *Les Deux médecines*, La Découverte. T. Nathan, *L'Influence qui guérit*, Odile Jacob.**

ERRATUM

Précisons que la Collection La Roue à Livres évoquée dans un encadré d'Anomalies n°1, page 48, paraît aux éditions Les Belles Lettres

Dernière minute...

A l'heure où nous imprimons ce numéro, nous apprenons le décès, survenu le 28 janvier, à l'âge de 76 ans de Louis Pauwels. Ecrivain, journaliste, polémiste, il dirigea la revue *Planète* et fut l'auteur avec Jacques Bergier du célèbre manifeste du réalisme fantastique, *Le Matin des magiciens*. Nous reviendrons dans le prochain numéro sur la vie de ce personnage controversé.

Pour une histoire de l'astrologie contemporaine

Cet ouvrage remarquable trace un rapide historique de l'univers de l'astrologie et des astrologues entre les années trente et cinquante. Apparemment très bien informé, Jacques Halbronn décrit les figures marquantes de ce milieu (Privat pour les années trente), qu'il met en rapport avec leurs moments historiques sans faire l'impasse sur certaines questions embarrassantes. Ainsi, l'auteur aborde sans détour certaines positions pour le moins discutables défendues par des astrologues, ou par certaines personnes proches de ce milieu (comme Paul Le Cour, fondateur de la revue *Atlantis*) au moment de la Seconde Guerre mondiale. Il décrit notamment la situation de l'astrologie en Belgique pendant la guerre.

Autre point tout à fait intéressant de cet ouvrage : son traitement de la littérature anti-astrologique, en particulier de l'ouvrage de Paul Couderc paru dans la collection Que Sais-je ? des Presses universitaires de France. Au lieu de se contenter de reprendre les partages entre pour et contre produits par les acteurs de la controverse, Halbronn détaille certains arguments de Couderc en montrant comment leur auteur produit un discours qui, au-delà de la forme critique sous laquelle il se présente, pose les repères d'un début d'analyse sociologique telle qu'on pourra la retrouver développée plus tard dans l'étude dirigée par Edgar Morin. Ce passage court, mais très bien vu de l'ouvrage, permet d'ailleurs de voir combien, sous des dehors d'analyses indépendante, la sociologie puise en fait ses arguments et une partie de son discours dans une philosophie rationaliste et prolonge une tradition d'analyse critique.

Lorsqu'il aborde les travaux de Gauquelin (dont les premiers paraissent au milieu des années cinquante), Halbronn montre que finalement ils ont eu une influence assez modérée sur la pratique astrologique et n'ont en tout cas pas entraîné de changement de paradigme. On imagine aisément que les statistiques de Gauquelin ont en astrologie la place que les travaux de Benveniste ont en homéopathie : les praticiens s'en servent dans leur argumentation, surtout lorsqu'ils se retrouvent face à des critiques, mais finalement cela ne modifie pas leur pratique de la discipline qui s'appuie sur d'autres principes.

Jacques Halbronn aborde aussi la question certainement complexe de la presse populaire consacrée à l'astrologie, mais il ne lui consacre que peu de place. Espérons qu'il traitera un jour prochain cette question de façon plus complète.

Il faut insister d'autant plus sur l'intérêt de cet ouvrage qu'il est paru chez Guy Trédaniel dont le catalogue est souvent d'un intérêt très limité et qu'il est présenté de telle façon qu'il pourrait passer facilement inaperçu ou passer pour un «vulgaire» ouvrage d'astrologie. A noter la désinvolture évidente de l'éditeur qui a trouvé le moyen de commettre une erreur en orthographiant le nom de l'auteur sur la couverture ! *PL*

Jacques Halbronn, *La Vie astrologique, années trente-cinquante. De Maurice Privat à Dom Néroman*, Paris, Guy Trédaniel Éditeur/Éditions de la Grande Conjonction, 1995, 190 pp., 120 FF

(Ce livre constitue un volet d'une série d'ouvrages consacrés à l'histoire de l'astrologie contemporaine dont nous tâcherons de rendre compte dans un prochain numéro).

Agent d'influence ?

Publier le n° 1 d'*Anomalies* le jour même de la sortie en salle du film *Independence Day*, fallait le faire ! Après ça, vous allez nous faire croire que vous n'en savez pas plus que ça sur les Petits Gris, le Majestic 12, Hangar 18, l'Area 51 et tout le bazar... Avouez : vous travaillez pour la CIA.

Gérard Jean, rédacteur en chef des Magazines de France (Limoges).

Prudence, prudence...

Puis-je vous avouer avec franchise que j'ai ouvert votre magazine avec prudence, sinon avec la plus extrême méfiance ? Votre papier sur *Independence Day* m'a rassuré sur la position idéologique des collaborateurs d'*Anomalies* (votre claire dénonciation des milices suprématistes vous situe à mille lieues de certains groupes «soucoupistes» assez suspects sinon franchement fascistes).

Ceci posé, il reste la question-clé du contenu de la revue. *Anomalies* se situe-t-elle plutôt du côté des matérialistes (c'est-à-dire de l'expérimentation scientifique et des ses règles) ou en «militant du paranormal» ? A lire le n° 1, il me semble encore difficile de répondre même si vous semblez plutôt aborder ces questions avec le regard du sociologue et du psychologue (mais la pub de la page 4...).

Stéphane Nicot rédacteur en chef de Galaxies (Nancy)

Tolérance et critique de l'intolérance

On m'a pas mal reproché ma critique des deux derniers livres de Jean Sider parue dans le premier numéro d'*Anomalies*. Selon certains, les propos que j'ai tenus seraient inacceptables, notamment lorsque j'écris que Sider est xénophobe. Je me montrerais intolérant en m'exprimant ainsi. Je maintiens mon propos, mais je vais tâcher de m'expliquer notamment parce qu'une personne que j'estime beaucoup dans le milieu ufologique, Francine Fouéré, s'est émue de mon texte. Mais tout d'abord, pour ceux qui n'appartiennent pas au sérail soucoupique, je rappellerai que Francine Fouéré, l'une des très rares femmes à fréquenter depuis de longues années ce milieu d'amateurs un peu machos de soucoupes interplanétaires, est en quelque sorte notre mère adoptive à tous et contribue souvent à calmer les controverses entre ufologues au tempérament un peu vif. Francine Fouéré a vu beaucoup de monde depuis les années soixante et soixante-dix où elle s'occupait des activités du Groupe d'Etude de Phénomènes Aériens (GEPA) avec son mari, le regretté René Fouéré. Comme je suis encore assez jeune, je l'ai connu à partir du milieu des années quatre-vingts, mais, comme d'autres, j'ai toujours pu apprécier son esprit de tolérance.

Le souci de Francine Fouéré face à mon texte était de tenter d'empêcher une nouvelle dispute entre ufologues et je la comprends tout à fait : si nous nous rencontrions plus souvent au lieu de nous tirer dans le dos par pamphlet interposé, la situation serait certainement beaucoup plus saine. Pourtant je maintiens mes propos sur Jean Sider. Je considère que sa remarque était tout à fait déplacée et qu'elle contenait de forts relents de xénophobie. Peut-être n'était-ce pas l'intention de l'auteur - en ce cas qu'il le dise - mais je ne vois pas comment on pourrait interpréter autrement son passage sans plus de précision de sa part. Et selon moi, la tolérance consiste justement à ne pas laisser passer ces propos qui deviennent ces temps-ci tellement fréquents qu'ils finissent par paraître à certains anodins. Parce que la tolérance, c'est accepter les différences : les différences de point de vue, mais surtout les différences culturelles (et ne parlons pas de différences «raciales» : il s'agit là de fantasmes). Alors, lorsque je lis des propos comme celui de Jean Sider dans son livre, je m'y arrête, précisément au nom de la tolérance. Et je ne connais pas de définition de la tolérance qui inclue quelque tolérance que ce soit pour l'intolérance et l'exclusion.

Une dernière précision qui s'impose : mon but n'est pas de politiser le débat et de faire passer les ufologues aux opinions différentes des miennes pour de dangereux fascistes. Mais on trouve aussi une petite frange de l'ufologie qui, sous prétexte de faire avancer la question des soucoupes, se complaît à produire un discours d'exclusion (voir les partisans du complot mondial dont je parle dans *La Rumeur de Roswell* : les Lear, Cooper et compagnie, dont certains sont proches des milices extrémistes américaines). Un ufologue comme Jerome Clark, qui, jusqu'à plus ample informé, défend l'origine extraterrestre de certains ovnis, mais dont je respecte beaucoup le travail, a lui aussi pris très nettement position contre ces fumistes. Et je me souviens d'une discussion en 1992 avec le directeur d'une importante revue française d'ufologie qui avait comme moi, mais sans que nous nous soyons consultés, refusé de participer à une émission de radio sur une station d'extrême droite. Quoique je pense de ses idées sur les ovnis, je lui conserve toute mon estime d'avoir choisi de ne pas profiter d'une tribune parce qu'elle diffusait également des discours d'exclusion. Je pourrai encore évoquer les propos sans détour contre le racisme d'un pionnier unanimement respecté par les ufologues comme Aimé Michel (par exemple dans *Mystérieux objets célestes*, 1958), mais j'espère qu'il est inutile de devoir défendre des valeurs que des générations d'hommes et de femmes d'origines et de sensibilités très différentes ont eu tant de peine à mettre en place *ensemble*.

Pierre Lagrange

Contact Information

Observatoire des Parasciences
PO Box 80057 - La Plaine
FR - 13244 Marseille Cedex 01
France
cataloguemartien@free.fr

http://articles.lescahiers.net/?z=i2040

Ovni-Présence

http://lescahiers.net/CatalogueMartien/OP.html

Anomalies

http://lescahiers.net/CatalogueMartien/Anomalies.html